

"La Flamme de l'égalité"

***Récits de vies des acteurs et des témoins
de la traite,
de l'esclavage
et de leur abolition***

**Nouvelles écrites par les élèves des
classes de 2nde 1 et 2nde 10**

**Lycée Jacob Holtzer
(Firminy)**

Année scolaire 2015-2016

Sommaire

Partie I. Histoires de la traite

Direction l'inconnu de Nassim Roihamat, Zabinski Sarah, Zabinski Léa

Basile de Martin Louis, Saulnier Fabien, Liguori Bastien

Pourquoi ta vie a changé papa ? de Laidouni Manel, Arify Naoufel, Kerrami Mehdi

Au revoir Maman de Ebrard Océane, Déchandon Léa, Crozet Sarah

Nasah, celui qui s'attache... Salacroup Cécile, Brasset Iris

Le plus dur est à venir de Bacchieri Anthony, Moulhi Elsa, Granger Aurélien

Joseph, un futur esclave... de Da Cunha Nolan, Djouhara Amélie, Da Purificação Andréa

A bord de Sabot Méliissa, Reynaud Flavian

Partie II. Histoires d'esclavage

Zaïna de Marzo Noëllie, Bouvet Emma, Rabacca Anaïs

Un passé douloureux de Barket Nell, Descours Romane, Mounier Estelle

Malala, la jeune fille courageuse de Fayolle Coline, Grand Lauriana

Jahwen, enfant esclave sur l'île Maurice de Hribersek Pauline, Pioche Renaud, Tissegouine Merine

Une journée dans la peau d'un esclave des champs de Clélia Pontvianne, Quentin Berthet

CHAM, une esclave domestique au destin tragique de Ferro Johana, Peyrat Ninon, Liogier Nadège

L'histoire touchante d'Oscar, un esclave révolté de Ansart Maël, Berchemin Alexandre, Panazza Emilie

La révolte des marrons de Gauchet Marius, Garau Bastien, Boyre Eliot

Partie III. Histoires des abolitions

Une violente abolition vécue par un esclave de Alévêque Alexandre, Constantinou Logan, Lyonnet Louis

La naissance de la liberté de Johan El Mesmoudi, Antoine Ceu, Coline Liogier

Le Combat d'une Vie de Abedi Hedi, Cayir Ceryane, Grange Pierre

Partie I.
Histoires de la traite

Direction l'inconnu

Nassim Roihamat, Zabinski Sarah, Zabinski Léa

Je m'appelle Aminata, j'ai 16 ans. J'habite dans un tout petit village au Sud du Mali (Bambara). Je suis de confession musulmane. J'ai une grande sœur qui s'appelle Adja, un petit frère qui se nomme Oumar et mes deux parents Hawa et Moussa.

Il est environ midi lorsque le soleil est au plus haut dans le ciel. Ce jour-là tous les jeunes garçons du village sont réunis sur la place publique pour les répétitions du Cèbilencè une danse traditionnelle, qui avait lieu au début de la saison des pluies. Oumar fait partie de ces jeunes garçons.

Chaque midi ma grande sœur et moi devons aller chercher des brindilles dans la forêt pour alimenter le feu. Avant de partir Adja et moi, allons prévenir notre père de notre départ, il nous dit : « *Mes filles faites très attention, j'ai entendu dire que les chasseurs d'esclaves rodent autour du village.* »

Chacune notre tour, il est venu déposer un tout petit baiser sur notre front, signe de protection.

En partant nous apercevons notre mère dans la cour, elle nous fait signe de la main, signe de méfiance.

Après trente minutes de marche, nous arrivons dans la forêt. Adja a très faim, elle me fait signe de la main, pour que j'aille la rejoindre, à l'endroit où elle avait aperçu un buisson, où se trouvaient des baies comestibles. Nous sommes restés quelques minutes afin de reprendre des forces.

Puis, nous avons commencé à ramasser les brindilles. Tout d'un coup Adja se met à chanter une chanson que nous avons inventée, lors de chaque expédition dans la forêt. Puis-je me mets à chanter avec elle.

Soudain j'entends Adja crier. Je me retourne, je vois plusieurs hommes, se diriger vers moi, j'aperçois Adja courir en ma direction, deux hommes sont venus l'arrêter, mais elle ne se laisse pas faire.

Elle essaye de se débattre, elle me crie : « *Aminata, sauve-toi, COURS, COURS, COURS !* »

À ce moment-là j'entends, une détonation assourdissante, puis le silence, et je vois Adja s'effondrer sur le sol avec une grosse tache de sang sur le front. Un des hommes va vers elle, et commence à la dépouiller. Je pleure, j'ai très peur de ce qui va m'arriver. Deux hommes me prennent et m'attachent les mains, les pieds et le cou avec des chaînes. Puis ils commencent à me déshabiller. Ils m'ont ensuite dirigé vers un groupe de personnes où sont enchaînés hommes, femmes, enfants les uns à la suite des autres. Ils ont l'air fatigué et déshydraté.

Après trois longs jours de marche, nous arrivons en face d'une sorte d'immense rivière, où il y a de l'eau à perte de vue. C'est la première fois que je vois cela. Il y a d'autres personnes assises sur le sable. Les chasseurs d'esclaves nous ont ensuite rangés en rang sur le sable, puis ils nous ont détaché les uns des autres, pour être enchaîné individuellement. Ils sont relayés par des marchands d'esclaves, des hommes avec une peau blanche qui m'est inconnue, des hommes en apparence terrifiants. Avant de repartir, ils discutaient entre eux. En échange des esclaves les chasseurs d'esclaves recevaient quelques tonneaux de rhum et de l'or.

Avant de monter sur ces gros bateaux, on doit d'abord se faire marquer au fer sur la peau. Je suis assise là, impuissante à regarder tous ces pauvres personnes se faire torturer. Puis vient mon tour, je me suis accroupie devant l'un des négriers et là il a commencé à déposer une barre de fer sur mon sein droit, j'ai commencé à crier très fort. Lorsqu'il a fini je l'ai regardé avec un air de dégoût. À cet instant, j'ai perdu ma liberté, je suis plus qu'une simple marchandise. On m'a arraché à ma famille.

Cette étape passée, on nous verse de l'eau de mer sur tout le corps, puis on nous fait monter sur de petites barques afin de rejoindre les bateaux. Arrivé sur ceux-ci on est triés. Ils jettent par-dessus bord les femmes enceintes et les personnes très faibles pour embarquer. Ensuite, nous sommes baptisés de force par un prêtre.

Le voyage a duré au maximum soixante jours dans des conditions très insalubres et avec un manque d'hygiène catastrophique. Chaque jour sont servis deux repas que l'on doit se partager à plusieurs, certains refusent de se nourrir et meurt lors de la traversée.

Arrivés à destination, d'un voyage long et éprouvant. Les marchands d'esclaves nous mettent sur des estrades comme des marchandises. Ensuite, une sorte d'enchère commence. Le vendeur dit : « *Approchez, approchez mes chers amis, aujourd'hui nous avons de la fraîcheur parmi nous ! Besoin de nouvelles femmes de ménage, de servantes ou autres ? J'ai là une jeune femme, avec toutes ses dents et très agile. Elle sera parfaite pour vos services !* »

Hommes, femmes et enfants noirs, sont palpés comme du bétail puis nous sommes achetés en fonction de ce que nous valons.

Soudain, plusieurs hommes se mettent à crier, pendant quelques secondes, puis un homme dit : « *Je vous la prends pour 3000 !* ». Puis tous les hommes se sont arrêtés de crier.

Une fois achetée, je suis emmenée dans une sorte de cage insalubre, sans hygiène et repoussante où il y a d'autres esclaves collés les uns sur les autres, qui sont comme moi privés de leurs libertés. Soudain, un gardien rentre dans la pièce, puis se dirige vers moi, me prend par le bras et m'emmène vers l'homme qui m'a acheté lors de mon arrivée. J'ai compris à cet instant que cet homme allait changer ma vie !

Basile

Martin Louis, Saulnier Fabien, Liguori Bastien

Basile est un jeune agriculteur Guinéen, âgé seulement de 22 ans. Il est à la tête d'une famille de quatre enfants. Pendant la récolte, il fut assommé par des inconnus dans le dos. Voici son histoire racontée à travers son journal de bord.

5 juillet 1674, jour 1 : Je ne sais pas où je suis. Je me retrouve au beau milieu d'une plage et je vois au loin un très gros navire. Des hommes sont obligés de monter dedans. Ils sont séparés des femmes et des enfants. Sans aucun doute, il s'agit d'un bateau destiné à l'esclavage. Des hommes blancs les obligent à monter avec une violence sans égal par groupe de cinq à six personnes. On n'avait jamais vu de tels hommes, aussi clairs de peau. Ils devaient peut être représenter le diable sur terre. Ce phénomène était connu ici en Afrique mais on ne savait ni pourquoi ni comment les hommes étaient utilisés. Ce qui était sûr c'est que quand les hommes parlaient, nous ne les revoyions jamais.

6 juillet 1674, jour 2 : C'était prévisible, on m'a embarqué moi aussi. C'est horrible, j'ai l'impression d'avoir pris un voyage direction les enfers. Le bateau contient environ 600 hommes et je me demande comment il fait pour ne pas couler. Nous étions tout à l'heure sur le gaillard enchaînés deux à deux par les chevilles, tel de la viande dans un marché. J'ai entendu un homme âgé dire que nous allions à des milliers de kilomètres pour travailler pour ces monstres. Je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter cela, ma famille me manque déjà et j'espère sincèrement qu'ils seront épargnés par ces inhumains.

23 juillet 1674, jour 13 : Les conditions empirent, les morts se multiplient de plus en plus. Ça fait 17 jours que je n'avais pas écrit dans mon journal, je n'en avais plus envie et il vaut mieux que je n'y raconte pas ce que j'ai vu. Diverses maladies traînent sur le bateau. Je fais attention de ne pas me rapprocher des autres bien que nous soyons trop nombreux. L'hygiène est devenue insupportable. Ils nous servent des « repas » deux fois par jour, le matin à neuf heures et à 16 heures de la soupe indigeste que même des animaux n'y toucheraient pas. Pourtant sur ce navire, c'est ce que nous sommes, des animaux. Nous sommes tous les jours lavés à l'eau de mer, nos ongles sont coupés ainsi que nos cheveux rasés de force.

28 Juillet 1674, jour 17 : Pour nous dégourdir, ils nous incitent à danser, à divertir « la galerie » tels des animaux dans un zoo. Vers 17 heures, j'ai assisté à une rébellion organisée mais les choses ne se sont pas passées comme prévu. Les ennemis ont vite géré la situation comme si ces choses étaient fréquentes. Ils y étaient préparés. Heureusement que je n'ai pas participé à cette révolte. Les punitions réservées aux rebelles étaient inhumaines. J'ai cru être en enfer. C'étaient les plus longues minutes de ma vie. Ils leur coupaient les mains, les têtes étaient tranchées et certains étaient pendus. Par peur de subir le même sort, certains esclaves arrivaient à sauter en évitant les filets installés tout autour du bateau pour plonger dans l'eau bien qu'ils se noyaient car ils ne savaient pas nager.

1er août 1674, jour 21 : J'ai terriblement faim. Même si je n'ai pas l'air malade, je n'ai jamais vu la mort d'aussi près. Je n'ai plus de force et la seule volonté qu'il me reste est de continuer à écrire sur mon carnet puisque je n'ai que ça à faire de mes journées. Les jours se suivent et se ressemblent. Les morts s'enchaînent ainsi que les atrocités. Tout à l'heure, ils ont jeté une vingtaine d'hommes par dessus bord qui étaient malades. On nous dit que le voyage est bientôt terminé, je ne peux pas dire que j'ai hâte mais quelque- soit l'endroit qu'ils nous réservent ce ne sera pas pire que cet enfer. J'ai l'impression que cela fait des années que le voyage a commencé. J'ai dû perdre énormément de poids. Mon corps en a subi les conséquences, il paraît 10 ans de plus. Ce qui est sûr c'est que ma conscience sera marquée à tout jamais avec toutes les atrocités que ces hommes nous ont fait subir. Il est sûr que je ne serai plus jamais le même.

3 août 1674, jour 23 : Je vois au loin les côtes, cela paraît étrange mais c'est le plus beau jour de cette terrible aventure. Ce n'est pas le fait de voir ce paysage qui me fait plaisir mais plutôt de quitter ce navire. Je suis devenu tellement faible que je ne sais pas si mon corps va tenir...

Basile mourut d'épuisement et de faim. Malgré ça, son carnet de bord fut retrouvé quelques années plus tard. Son histoire raconte la souffrance que subissent les esclaves lors des traversées.

Pourquoi ta vie a changé papa ?

Laidouni Manel, Arify Naoufel, Kerrami Mehdi

- Pourquoi ce peuple ? Pourquoi notre peuple ? Pourquoi nous ? Pourquoi des hommes noirs ? Pourquoi pas des hommes blancs ? Pourquoi ne sommes-nous pas tous pareils ? Pourquoi les blancs pensent pouvoir nous traiter comme des animaux ? Pourquoi et encore pourquoi.

- Je pourrais écrire des pages entières avec toutes ces questions. La vie est vraiment injuste ma fille. Tu es encore trop jeune pour comprendre vraiment l'ampleur des choses.

- Mais Papa ! Je veux savoir ! Explique-moi ! Ta vie d'avant, c'était comment ?

- Ma vie d'avant, avant que tu naisses, avant que j'arrive sur ces terres, avant tout ça ? Alors, à l'époque, je venais juste de me marier avec ta mère. Nous vivions dans un petit village de Guinée, en Afrique Occidentale, avec l'ensemble de notre famille : tes oncles, tes tantes, tes cousins, tes grands-parents. On était tous ensemble, c'était merveilleux. On était une famille soudée, toujours là pour se rendre service, pour s'aider, se soutenir. On vivait heureux, vraiment heureux. On ne manquait de rien, on avait seulement le strict nécessaire pour vivre, mais cela nous suffisait tant que l'on était tous ensemble.

- Je ne peux pas t'expliquer tout ça, c'est trop, tu es trop jeune. Je t'expliquerai quand tu seras plus grande, ma chérie.

- Non, je veux savoir maintenant. S'il te plait. C'est comme si tu me racontais une histoire, mais pas comme Baba Yaga, une vraie histoire encore plus passionnante que toutes les autres, parce que cette histoire est vraie. C'est vraiment la réalité, c'est ta vie papa. Je veux tout savoir. Explique-moi, pourquoi tu es venu ici ? Et pourquoi tu n'es pas resté avec eux ?

- Ma fille, tu es trop curieuse. Je ne suis pas resté avec eux car je n'ai pas eu le choix. Je n'ai pas choisi, ce n'est pas moi qui suis parti.

- Mais pourquoi tu n'as pas eu le choix ?

- Ma chérie, je vais tout t'expliquer. Donc comme je te l'ai raconté, j'avais une merveilleuse vie, j'étais heureux auprès de ma famille. Mais nous courions un grand risque. Le chef du village, qui était ton grand-père, nous avait prévenu maintes fois de faire attention....

- Attention à quoi ?

- La question est plutôt : Attention à qui ?

Ton grand-père nous avait prévenu, il fallait faire attention aux personnes à la peau claire. Il nous souhaitait de ne jamais en rencontrer car ce sont des personnes dangereuses, ils sèment le malheur partout où ils passent. Personne ne comprenait la raison pour laquelle il nous disait cela.

Mais, un jour, c'était exactement le premier septembre mille huit cent trente-deux, au matin, je m'étais éloigné du village en compagnie de tes oncles. Nous étions partis défricher pour gagner de la bonne terre. Quand, un groupe d'hommes de couleur noire, comme nous, a débarqué avec des armes menaçant de nous tuer si on refusait de les suivre. Ils ne nous avaient laissé ni le temps d'hurler, ni de nous défendre. Ils nous bâillonnèrent et nous lièrent les mains. C'était un chef qui avait organisé cette razzia pour nous capturer. Mais pour quelles raisons ? Nous ne le savions pas encore. Ils avaient capturé plus de la moitié du village dont ta mère. Ils avaient laissé les vieilles personnes et les handicapés qui selon eux ne servaient pas à grand chose.

Tous attachés les uns aux autres, ils nous conduisirent dans la forêt. La route fut longue, environ quarante kilomètres. Certains n'avaient pas pu résister au trajet, ils étaient alors abandonnés et probablement mangés par des bêtes sauvages. On arriva enfin à la rencontre d'un négrier ou un marchand d'esclaves. Il sélectionna les prisonniers esclaves qui l'intéressaient dont moi et ta mère. Le chef nous échangea contre de la nourriture et des armes. Les négriers nous appelaient les « bois d'ébènes ». Des familles furent séparées, on nous sépara de tes oncles et de tes tantes. On continua notre route en étant à chaque fois échangé contre des outils, des produits textiles, de l'alcool, des matières brutes et pleins d'autres choses.

- Et après, qu'est-il arrivé ? Ils t'ont amené ici ?

- Non, pas encore. Ce n'est que le début.

Environ six ou sept mois après ma capture, après avoir été échangé au moins dix fois entre différents chefs, on nous conduisit, ta mère et moi, sur la côte maritime. Je n'avais jamais vu une aussi grande étendue d'eau, ma fille ; c'est vraiment magnifique la mer. Ils nous embarquèrent sur un bateau, un négrier. Mais avant de monter dans le bateau, un prêtre nous a baptisés de force. On nous a donné un nouveau nom chrétien, moi Paul et ta mère Jeanne. On nous a enregistrés, avec ces nouveaux prénoms. Après nous avoir déshabillés pour éviter les maladies, ils nous ont embarqués dans le navire, par groupe, très tôt le matin. Le départ a été une étape très dure, certains se sont suicidés, d'autres ont voulu s'échapper. On ne savait pas où l'on allait, pour faire quoi, avec qui, on ne savait strictement rien. On ne mangeait qu'une fois par jour, des légumes secs, du riz, du maïs, des bananes, du manioc qui avaient été achetés sur les côtes africaines. On disposait d'un plat pour dix. On était entassés dans l'entrepôt, en cuillère, les uns contre les autres pour gagner de l'espace. On ne pouvait pas se tenir debout, l'espace étant trop petit. Ils nous lavaient en nous aspergeant avec l'eau de la mer. On nous rasait la tête tous les quinze jours environ. Ils essayaient de nous occuper, en nous faisant danser. On voyait petit à petit nos os, on était vraiment mal nourri. Les conditions du voyage étaient vraiment rudes et les odeurs n'étaient pas agréables. Certains n'ont pas réussi à tenir tout le voyage et ont été jetés par dessus bord. La traversée a duré environ deux mois et demi. Avant d'arriver sur le sol, le navire a été mis en quarantaine pendant quarante jours où personne n'avait le droit d'approcher le bateau avant que l'on ait vérifié qu'il n'y ait aucune épidémie. Pendant ce temps là, les négriers s'occupaient de nous, ils nous lavaient, nous coiffaient, nous habillaient correctement. On descendit du bateau, il y avait pleins de noirs, tous attachés. Puis, il y avait également beaucoup de blancs qui parlaient français ; je n'en avais jamais vu autant. Je compris que nous étions en Amérique.

- Tu as été vraiment courageux papa. Mais, maman et toi, vous êtes venus directement ici ?

- D'abord, tous les prisonniers esclaves étaient amenés sur la place publique où une vente aux enchères était annoncée par des crieurs et aussi par des prospectus placardés sur les murs de la ville. Oui, nous allions être vendus comme du manioc ou des bananes. Ici, en Amérique, plus exactement aux Antilles Françaises, les personnes noires, comme nous, étaient perçues comme des animaux, des bêtes, comme des esclaves. Mais les blancs, contrairement à nous, ne vendaient pas leurs semblables comme l'ont fait les différents chefs quand nous étions encore en Afrique. Les acheteurs nous examinaient de très près pour voir notre état de santé. Nous étions vendus par lot. Un acheteur se renseigna si un vendeur possédait, un couple de « bois d'ébène » et il nous proposa. L'intéressé nous examina, ta mère et moi de très près. Il s'éloigna pour discuter avec notre vendeur, je ne comprenais pas ce qu'il disait. Je vis simplement que l'acheteur donna deux gros cartons bien remplis et une petite liasse de billets à notre vendeur. Puis, deux grands hommes nous demandèrent de les suivre.

- Les deux hommes, ils vous ont ramené ici ?

- Oui, ils nous ont ramené ici à Saint Domingue.

Quand on est arrivé, on a été accueilli par une vieille femme qui n'est plus là maintenant, elle venait de la Guinée aussi. Elle a été capturée et emmenée ici dans les mêmes conditions que nous. Elle nous a tout appris, nous sommes ici pour travailler dans les plantations de cannes à sucre. Cette femme est morte avant ta naissance. Donc, nous voilà ici, nous sommes des esclaves, soumis à des maîtres, nous devons leur obéir, nous leur appartenons.

- Mais pourquoi devons-nous leur obéir ? Pourquoi devons-nous rester ici ? Pourquoi papa ?

- Ils disent être mieux que nous. Ils nous considèrent comme de simples meubles.

- Ce n'est pas parce que nous ne sommes pas blancs que nous sommes inférieurs. Tu penses qu'un jour on pourra être libre ? Être comme eux ?

Un jour peut-être, enfin je l'espère...

Au revoir Maman

Ebrard Océane, Déchandon Léa, Crozet Sarah

« -Jalil, va au marché ! J'ai besoin que tu ailles vendre les dernières poteries qu'il nous reste. Et prends aussi le vase qui est devant la porte.

- Oui mama. Je dois les vendre combien ?

- Vends-les au plus offrant, nous avons besoin de cet argent. » m'a-t-elle dit d'un ton sec, pendant que mon frère pleurait dans ses bras.

Je suis parti pour une simple vente de poteries sans savoir que je ne reviendrai pas à la maison.

Je m'appelle Jalil, j'ai 13 ans, je suis issu d'une famille nombreuse et très pauvre, vivant à côté de Vala au Congo.

Le chemin jusqu'au marché de Vala n'était pas très long mais pénible à cause de la chaleur étouffante et du poids des poteries sur mon dos. Arrivé au village tout était normal, la rue principale était envahie de commerçants. Voir autant d'étales colorées et de senteurs me rendaient heureux. Je me dirigeais comme à mon habitude vers l'étalage du marchand qui m'achetait généralement les sculptures de ma mère. Mais curieusement celui-ci n'y était pas, à sa place se trouvait un homme africain plutôt grand qui ne montrait pas son visage.

Je décidai de passer mon chemin mais on m'interpella :

« - Eh toi là-bas ! Oui toi ! Approche ! cria quelqu'un , tes poteries m'intéressent viens par là ! »

En me retournant je vis que l'inconnu de l'étalage me regardait fixement, je m'avançai donc, rassuré de pouvoir vendre les œuvres de ma mère.

Il continua : « - Mets donc tous ça à l'intérieur, je te paierai une fois tout cela rangé.» A contrecœur je m'engageai à l'intérieur, il me fit signe de les déposer près du tabouret au fond de la pièce. L'odeur était nauséabonde. Je crus deviner un relent de sueur lorsque soudain un coup violent derrière mon crâne me fit perdre connaissance. La douleur est la dernière chose dont je me souviens et se fut elle qui me réveilla.

Je ne perçus d'abord que des sons indistincts puis semble-t-il des voix, je reconnus celle de l'inconnu de l'étalage, il discutait avec un autre homme à la voix rauque :

« - As-tu donné la récompense promise à la mère du petit ?

- Oui j'en reviens elle m'attendait, je me demande comment ces familles peuvent ne pas avoir de remords à vendre leurs propres enfants...

- ça m'est égal, du moment que j'arrive à revendre mes esclaves. Nous arrivons demain au marché je pense vendre celui-là à un bon prix. »

Mes yeux jusque-là bandés reçoivent soudainement une grande lumière. Le temps que ma vue s'adapte j'observe la pièce où je me trouve, elle est plutôt spacieuse mais très sombre. L'homme à la voix rauque m'adressa la parole et désigna l'inconnu de l'étalage : « - Appelle-le maître Akem. Tu es désormais un esclave et tu lui appartiens . Demain nous allons te vendre toi et tes semblables au marché de Cabinda . Comporte-toi bien et ne parle pas sinon tu le regretteras. »

A ces mots, il montra un coin de la pièce, le plus sombre et avec stupeur je découvris d'autres esclaves attachés comme des bêtes , ils avaient été fouettés à mort . Du sang séché avait coulé sur le sol. Une faible lueur éclairait la terre, donnant un effet rougeâtre me faisant penser à une représentation de l'enfer. Après un temps qui me semblait une éternité, je m'endormis enfin.

Dès les premières lueurs de l'aube maître Akem nous réveilla rudement sans la moindre once de pitié . Je n'eus droit qu'à une bouillie de riz que je dus partager avec tous les esclaves présents. Nous sortîmes d'une petite cahute. Nous fûmes enchaînés les uns aux autres et je compris qu'il était vain de résister et d'essayer de s'échapper. Je n'avais alors plus qu'un très faible espoir de rentrer chez moi et de revoir ma famille. Mais si c'était réellement ma propre mère qui m'avait échangé contre de la nourriture? Mon moral était au plus bas quand nous partîmes , je crus comprendre qu'ils nous restait un petit bout de chemin à parcourir avant d'arriver à destination. Nous marchâmes dans un sentier de terre battue pendant que les heures s'écoulaient . Lorsque le soleil fut au plus haut dans le ciel et que mes pieds ne portaient plus que l'épave sanguinolente de mon corps j'aperçus au loin la forme indistincte d'une petite ville qui devait être Cabinda.

Effectivement, maître Akem nous guida à travers les maisons en pierres jusqu'à la place centrale. Le marché qui n'avait pas commencé était plus impressionnant et plus grand que celui de Vala. L'acolyte de maître Akem nous poussa brutalement sur une estrade qui surplombait la place. Petit à petit, la place se remplit de clients en tout genres, je crus d'abord que certaines personnes étaient malades du fait de leur peau très claire. Je compris ensuite que c'étaient les Blancs, des hommes venus d'un autre continent et c'étaient eux qui achetaient les prisonniers comme moi. Les vendeurs noirs les craignaient et évitaient de croiser leur regard. La plupart d'entre eux s'approchèrent de l'estrade et commencèrent à discuter avec maître Akem dans une langue que je ne comprenais pas. Le temps s'écoulait lentement et les prisonniers parlaient avec les blancs. Soudainement, je le vis. En apparence, c'était un simple homme blanc mais il dégageait une aura particulière. Il croisa mon regard et ses yeux me glacèrent le sang. Une terre sans nom s'empara de moi quand cet homme parla avec maître Akem. Celui-ci l'invita à monter sur l'estrade afin de lui montrer la qualité de sa marchandise. Il s'avança vers moi et observa chaque parcelle de mon corps. Finalement, il offrit une montagne d'armes et de bouteilles d'alcool. Je vis aux yeux brillants de maître Akem qu'il était comblé. L'homme qui était français selon l'un des prisonniers, m'emmena ainsi que les autres captifs.

Par la suite, je devins un de ses esclaves et il me marqua au fer. Cela me fit mal un temps mais ce n'était rien à côté de ce qui m'attendait de l'autre côté du monde. Le français me fit

en effet embarquer quelques jours après mon achat à bord d'un navire rempli d'esclaves à destination d'un monde : l'Amérique.

Au revoir Maman.

Nasah, celui qui s'attache...

Salacroup Cécile, Brasset Iris

Dalil est un chef de clan aimé pour la prospérité qu'il apporte à son peuple. Comme la majorité des clans de l'ouest centrale ayant une forte influence, il capture des esclaves. Son fils, Nasah, ne faisait pas parti de ceux qui partaient en guerre pour faire des captifs. Il avait à plusieurs reprises demandé à son père de mettre fin à ces horreurs mais il ne voulait pas ; Dalil disait que son peuple aimait et voulait voir les captifs. Selon lui, il ne faisait qu'exécuter les ordres du peuple, rien de plus. Mais Nasah pensait que c'était surtout le moyen pour son père d'affirmer son autorité de chef sur le clan. Faire des captifs, permettait à la tribu de subsister.

Un matin où Nasah allait chercher de l'eau pour sa mère à la rivière, il vit sur la rive, un captif en fuite qui se cachait dans un buisson ; il était dans un état piteux ; tout le clan était à sa recherche et n'était pas très loin ; ils allaient le trouver, et l'exécuter. Il imagina ce que son père pourrait dire pour se justifier : « *il était devenu trop faible pour être vendu et ainsi, il montrera l'exemple à ne pas suivre aux autres* » ; dans le cœur de Nasah, ceci était un acte impardonnable. Il ne pouvait pas laisser cela se dérouler sous ses yeux, il devait l'aider. Son père arriva en trombe devant lui. Alors qu'il s'apprêtait à tuer le fugitif, Nasah se mit devant l'esclave pour le protéger. Dalil lui ordonna de se décaler et de le laisser mettre fin à ses jours. Il ne répondit que par un regard dur, indiquant qu'il ne bougerait pas d'un millimètre. Dalil s'exclama : « *Laisse moi punir cette pourriture sur pattes, ce déchet animal !* » ; il brandit son arme et l'asséna sur Nasah qui la para de son avant-bras, le sang coulait le long de son bras mais il ne ressentait pas la douleur ; l'adrénaline provoqué par cet affront l'absorbait entièrement. Il prit l'arme des mains de son père encore sous le choc de voir que son fils ne s'était pas décalé lors de son attaque ; l'arme avait changé de camp désormais, Nasah ne se battait pas seulement pour sauver la vie de ce fugitif mais celle de tout les futurs captifs de son père. Il devait faire un choix rapidement, tuer son père ou le laisser continuer à agir ainsi. Il ne pouvait se décider et tremblait sous le poids de cette décision qu'il devait prendre quand l'esclave qu'il protégeait lui arracha l'arme des mains et la planta dans l'abdomen de Dalil.

Nasah hurla, on venait de tuer son père, à sa place, on avait pris la décision pour lui. Il retira l'arme du corps de son père et menaça le fugitif avec. Il le ramena au clan puis il indiqua à plusieurs guerriers l'emplacement du corps de son père ; il fit enchaîner l'esclave et déclama le début de son règne. Les funérailles eurent lieux le soir même ; puis vint le moment de choisir la sentence, celle que devait recevoir l'esclave pour avoir tué son père. Entre temps Nasah s'était calmé ; désormais, il ne voyait plus à travers les yeux de la colère et de la tristesse, il ne voulait pas exécuté cet esclave qui voulait juste sauvé sa vie ; mais un problème se posait. s'il ne prenait pas une sentence sévère, il ne serait plus chef de clan, pire, il serait banni, chassé. Il jouait sa vie ce soir là. Il savait que si un autre chef était élu, les chasses aux esclaves reprendraient ; il devait tuer cet esclave pour sauver les autres. Il alla alors annoncer sa décision : ne voulant pas choisir comment l'esclave devait mourir, il demanda au clan de faire une proposition ; pour son plus grand malheur, on choisit la chasse. Ils allaient le laisser partir, dix minutes avant eux, puis ils allaient le pourchasser nuit et jour, lui laissant l'espoir de s'en sortir alors qu'il n'y en avait aucun. Trois chasseurs le suivaient dans l'ombre dès qu'il s'enfuyait. Cette mort était malsaine et impitoyable. La chasse allait

commencer. Il serait mort demain dès l'aube. Les jours qui suivirent furent sans aucune activité ; les captifs encore présents au clan avaient été relâchés. Si pour les guerriers s'étaient une manière d'honorer la mémoire de Dalil, pour Nasah c'était surtout le début de la liberté pour ces esclaves.

Des esclaves vivaient depuis quelques années dans la tribu ; Nasah avait le projet de les relâcher, mais il s'aperçut rapidement que le village avait besoin de cette aide ; s'il les affranchissait, le clan aurait du mal à effectuer toutes ses tâches. Les guerriers commençaient à s'ennuyer ; ils voulaient se battre, ils voulaient de l'action. Mais Nasah refusait ; il disait que le clan n'en avait pas l'utilité, que c'était de la violence gratuite. Certains se mirent alors à l'appeler « *Le sage* », lui dont le nom voulait dire « *celui qui s'attache* » ne reniait pas cette appellation.

Les jours passaient et le clan s'affaiblissait ; il n'avait pas marchandé depuis trois mois avec les européens. Les guerriers, de plus en plus nombreux commencèrent à se réunir dans le dos de Nasah : ils perdaient en honneur, en ressources et ils ne formaient plus un clan puissant et redouté comme auparavant ; si Nasah continuait ainsi, le clan allait se faire attaquer et ils deviendront à leur tour captifs. Nasah s'en rendit compte assez rapidement, il déclara d'une voix grave et mielleuse : « *Merci de me faire confiance et de me laisser à la tête du clan même si nous nous affaiblissons. C'est d'ailleurs pour cela que je vous ai réuni, nous n'allons pas nous laisser apitoyer par cette baisse d'honneur, je déclare que d'ici trois jours, une capture sera lancée. Préparez vous, on reprend les activités.* » Les hommes hurlaient d'excitation et coururent jusqu'à leur case prendre les fusils récupérés auprès des européens ainsi que les chaînes et les branchages qui permettaient de faire avancer les captifs deux par deux sans possibilité de s'enfuir. Nasah quant à lui était assis sur sa couche, la tête entre les mains. Il ne pleurait pas, il ne pouvait pas, il n'en avait pas le droit, il venait de choisir de continuer cette violence pour sauver sa vie. Il avait choisit la violence à la mort, il n'avait pas le droit de pleurer, il se l'interdisait mais les larmes finirent par couler le long de ses joues et tomber sur la terre. Il se frappait la tête, se donnait des coups violents puis plus rien. Il arrêta et regarda les taches de ses larmes sur le sol, il devait se ressaisir, il était désormais à la tête du clan, il ne devait plus prendre les décisions pour lui même mais pour tout le clan, il se devait de faire ce qui était le mieux pour eux, tant pis pour les autres.

Trois jours après, les hommes dirent au revoir à leurs femmes et enfants puis partirent, ils s'en allaient vers une tribu qui avait été affaibli par la soif car ils n'avaient pas pu trouver d'eau. C'était les éclaireurs qui les avaient repéré à un jour de marche d'ici. Ils se mirent en route. Une fois arrivée, les hommes ne prirent même pas la peine de prendre leurs armes, les femmes commençaient à fuir et à faire courir leurs enfants dans un dernier espoir qu'elles savaient vain. Nasah faisait partie de l'opération et repéra immédiatement une vieille femme, assise devant sa mesure, en train de faire un panier avec des feuilles de palmiers, elle les tressait sans entrain, sans sentiments, elle avait du faire ça toute sa vie. Nasah l'observa attentivement ; ses gestes étaient monotones et répétitifs mais ils n'en restaient pas moins impressionnants dans leur précision. Il savait quel était son sort, celui de la mort. Il était déjà surpris qu'elle eut survécu jusqu'ici ; mais là, elle allait se faire abattre sur place, elle n'aurait pas pris part au voyage et n'aurait pas été vendue aux européens. Il regarda alors ses hommes faire ; il observait sans intervenir : c'était sa première capture et il en était à la tête. A la fin du carnage, il allait devoir faire un choix entre ceux qui repartiraient et seraient vendus, et ceux qui allaient être abattus sur place. Il avait le droit de vie sur ces gens : certains avaient peut être les mêmes origines que lui. Une larme commença à percer au bord de ses yeux, mais il la sécha aussi vite qu'elle était apparue. Il n'avait pas le droit de

pleurer ; c'était lui qui avait organisé ce massacre ; il l'avait choisi, pour sauver sa vie et celle de son peuple. Il n'avait aucune excuse et aucun droit de pleurer.

Ils rentrèrent deux jours après chez eux, beaucoup de captifs étaient mort en chemin ; déjà affaiblis par la sécheresse et la faim, le voyage avait eu raison d'eux. Il restait une quinzaine de captifs ; aucun ne bronchait : ils avaient du s'y préparer et ils devaient savoir qu'un jour cela arriverait ; peut être avaient ils même vu les éclaireurs de Nasah.

Durant leur absence, les femmes du clan avaient commencer à préparer le futur voyage de certains hommes vers les côtes ; c'est là qu' ils vendraient les captifs contre quelques objets de pacotilles. Trois jours après, dix hommes conduisirent les esclaves au point de vente. Nasah les regarda partir, le cœur lourd, les yeux remplis de larmes ; cette fois-ci, il les laissa couler le long de ses joues et tomber dans la poussière, il venait de sauver son peuple, mais il venait de vendre son cœur et son âme en même temps que ces hommes.

Nasah eut une longue vie de chef de clan ; son fils, Koumba, eut le courage de mettre en place les idéaux de son père. Nasah lui avait enseigné l'amour des peuples et lui avait appris la paix ; il lui avait avoué qu'il n'avait pas réussi à la faire régner mais juste avant de mourir il lui confia qu'il était sûr, qu'un jour, la paix entre les peuples, existerait, et ce jour là, il sera là, pour la voir. Koumba fit alors honneur à son père en donnant vie à ses idéaux. Malheureusement, le peuple se rebella et il fut tuer. Son père père allait devoir attendre pour voir cette paix à laquelle il s'était tant attaché comme à tout ces être humains qu'il avait vu passer, Nasah, fut celui qui s'attache jusqu'au delà de sa vie.

Le plus dur est à venir

Bacchieri Anthony, Moulhi Elsa, Granger Aurélien

Je me souviens de notre vie paisible dans notre tribu. Un jour, une guerre tribale éclata qui provoqua dans notre village. Nos voisins, du jour au lendemain, disparaissaient. Nous savions tous à quoi cela était dû : la richesse produite par le commerce négrier était tellement attractive que les autres tribus s'affairaient à capturer des hommes, afin de les revendre.

Durant une nuit, cette tribu est revenue dans notre village. Nous nous y attendions depuis plusieurs semaines, et cette fois-ci, c'était notre tour. Nous parvînmes, dans un premier temps, à nous enfuir. Je réussis à cacher mes enfants sans pouvoir m'enfuir. Ils ont réussi à me mettre à terre, alors que j'essayais de m'échapper, puis ils m'ont rué de coups.

Ils nous ont ensuite regroupés, puis attachés, avant de nous emmener de force dans un navire négrier.

Dès notre arrivée au navire, ces négriers nous avaient alignés sur la plage avec d'autres esclaves, victimes d'une autre capture. J'étais absolument terrorisé. Puis, très rapidement, un homme est arrivé. C'était le médecin, qui était chargé de nous inspecter, afin de savoir si nous pouvions monter à bord, si nous étions « une bonne marchandise ». Il a donc vérifié qu'aucun de nous n'était malade ou blessé. Quelques uns de mes amis, malheureusement, l'étaient. Sans même tenter de les soigner, ils les ont guidés hors du groupe, et les ont assassinés. J'ai été témoin de cette scène en étant totalement impuissant. A partir de ce moment-là on était certains de ce qu'il allait nous arriver : nous ne reverrions jamais notre village.

Une fois entrés dans ce navire, ils nous ont dirigés vers la cale. Un endroit sombre, humide et froid, puis nous ont entassés, comme des objets. Nous étions les uns contre les autres sans rien pouvoir faire, ni bouger.

Sur le navire, l'équipage se composait d'une centaine de marins. Chacun avait un rôle défini :

-Le capitaine dirigeait son navire, et supervisait ses hommes.

-Le cuisinier nourrissait l'équipage, avec le peu de nourriture dont il possédait.

-Le tonnelier, également, veillait à la bonne conservation de l'eau et de la nourriture, mais également de toutes les ressources présentes à bord du navire.

-Le charpentier devait aménager l'entrepôt pour stocker les esclaves, une fois le bateau arrivé à destination.

-Et enfin, le chirurgien, qui tenait le rôle du médecin.

Les conditions de vie sur le navire étaient inhumaines et invivables. Nous étions traités comme des animaux, entassés les uns sur les autres toute la journée ; on nous donnait à boire une fois par jour et, si nous avions de la chance, un peu de nourriture.

Ces conditions entraînaient des révoltes, évidemment. De fait, la première semaine, tous les esclaves se sont révoltés contre l'équipage, mais face à leurs armes, nous n'aurions réussi à rien. Certains d'entre nous sont morts avant qu'ils ne réussissent à calmer cette rébellion.

A plusieurs reprises, lors des trois premières semaines, nous avons tenté de nous révolter, mais n'avons à aucun moment réussi.

Chaque jour, nous comptions de nouveaux morts, aussi bien parmi l'équipage que parmi les esclaves. La nourriture était mal avariée : elle pourrissait dans les cales du navire, entraînant des maladies. La dysenterie, la variole, et le scorbut sévissaient dans le navire, sans que nous

ne puissions y remédier.

Quotidiennement, nous remarquons des suicides parmi les esclaves ; une femme s'est ainsi jetée à l'eau, avant de se faire dévorer par un requin ; d'autres préféraient se noyer plutôt que de poursuivre ce voyage. L'équipage se montrait extrêmement violent envers les esclaves et il n'était pas rare que là encore, ils en tuent quelques uns sur ce voyage malgré l'instance du capitaine pour les garder vivants.

Une fois ce voyage éreintant achevé, après plusieurs mois de souffrances, et de maladies, nous arrivions enfin à terre. Dès notre débarquement, l'équipage nous a placés en ligne. Nous avons attendu comme cela pendant plusieurs heures, avant l'arrivée d'autres hommes. Après leur arrivée, ils ont vérifié une nouvelle fois notre état de santé, ils étaient là pour nous acheter.

Malgré tout ce que nous avons déjà traversé, nous savions que le plus dur était à venir...

Joseph, un futur esclave...

Da Cunha Nolan, Djouhara Amélie, Da Purificação Andréa

Mardi 13 Juin 1781,

Je m'appelle Joseph, j'ai 23 ans et je viens du Bénin. J'ai décidé d'écrire ce journal car il m'est arrivé quelque chose de terrible... Trois individus sont entrés chez moi et ont kidnappé mes sœurs Claire et Caroline, ainsi que mon frère, Adam. Je fus réveillé par les cris de ma mère, qui remarqua l'arrivée des ravisseurs dans le village. Elle leva mon frère et mes sœurs brusquement et nous ordonna de fuir !

J'ai tout de suite compris ce qui se passait...

Avant que l'on soit sorti, un bruit sourd retenti et j'entendis des voix masculines, je reconnus la voix d'un de mes amis.

Tout se passa très vite, ils entrèrent, attrapèrent ma sœur Claire. Ma mère et Caroline coururent vers elle et se firent enlevées à leur tour. Avec mon frère, nous essayâmes de les aider mais un homme surgit, et nous prît tous les deux. Nous nous retrouvâmes dans un local où nous attendîmes quelque temps. Nous marchâmes plusieurs jours sous un soleil de plomb, tous attachés en file indienne, sans boire ni manger. Nous fûmes emmenés par des Européens dans un grand navire négrier. En montant, je vis sur le mât un drapeau français et sur sa coque son nom, la Marie-Séraphique.

Lors de mon arrivée, je fus jeté par un membre de l'équipage dans une cale avec d'autres détenus, nous étions entassés les uns sur les autres. C'est au fond de cette cale que j'ai trouvé ce carnet, il n'était pas à moi, mais j'ai déchiré les premières pages pour que personne ne le remarque...

Mercredi 14 Juin 1781,

Hier soir, je n'ai pas pu finir mon récit car des blancs sont entrés nous amener un peu de nourriture. Les personnes se battaient pour des misérables morceaux de pain. J'ai laissé le mien à un jeune homme qui se l'était fait voler.

Tout à l'heure, alors que je regardais à travers une fente dans le bois l'extérieur de la cale, j'ai aperçu ma mère accompagnée de deux marins. Je ne compris pas pourquoi elle était seule et où est-ce qu'elle allait.

Je me rendis compte que nous étions tous séparés en fonction de notre âge et de notre sexe. Mais j'avais peut-être une chance de retrouver mon frère Adam dans tout ce monde... Je criai le nom de mon frère, poussai des personnes, et je le vis, assis dans un coin et seul... Je m'approchai de lui, me mis accroupis et relevai son visage. Il me serra dans ses bras à l'instant où il me vit.

Après nos retrouvailles, nous nous racontâmes tous les deux notre arrivée sur le bateau et nous passâmes le reste de la journée ensemble.

Vendredi 16 Juin 1781,

Ce matin, un marin m'embarqua sur le pont supérieur pour inspecter mon état de santé plus en détail. J'étais accompagné par d'autres jeunes hommes de mon âge. Une fois en haut,

l'un d'eux, que j'avais déjà vus auparavant se débattait pour ne pas voir les médecins. Il poussa brusquement les marins et sauta dans l'eau. Il ne savait malheureusement pas nager, et sombra dans l'eau... Quelques bulles d'air remontèrent à la surface puis, plus rien. Nous étions tous ébahis devant cette scène atroce. Cet homme s'était suicidé.

Après cela, les médecins nous examinèrent comme s'il ne s'était rien passé et nous ramenèrent dans la cale.

Mardi 3 Août 1781,

Cela fait longtemps que je n'ai pas écrit dans ce journal, à vrai dire, je ne pouvais pas. Depuis la dernière fois, il s'est passé tant de choses. Premièrement, on m'a volé mon journal. Je croyais au départ que je l'avais simplement perdu. Mais hier, je l'ai retrouvé dans le coin de quelqu'un d'autre. Avec le temps, nous nous sommes attribués des « places » où l'on passe la plupart de notre temps, moi je partage mon coin avec mon frère Adam. Mais j'ai retrouvé mon journal à l'opposé de la cale ! La personne qui le détenait était surnommé « le voleur », il volait les affaires de tout le monde, même le peu de nourriture.

Mercredi 4 Août 1781,

Je suis allé me coucher plus tôt hier, c'est la seule chose que l'on peut faire librement maintenant. Les conditions ici sont de plus en plus dures à supporter, beaucoup de personnes sont mortes depuis le début du voyage, de faim, de soif, ou alors à cause des épidémies. Il n'y a aucune hygiène et nous vivons autour de nos excréments. C'est de plus en plus sale. Les gens passent leur temps à pleurer leurs proches, ou à se lamenter, mais j'essaye de rester fort et de cacher ma souffrance pour Adam. Il arrive des fois que l'on voit passer ma mère et mes sœurs dans des groupes de femmes, à chacun de leur passage, je suis rassuré de les voir encore en vie, même si elles sont de plus en plus faibles. Avec Adam, on regarde alors régulièrement dans la fente de la planche que j'avais repérée au début.

Jeudi 24 Août 1781,

Depuis plus d'une semaine, nous pleurons avec Adam. Je vous avais raconté que nous regardions

ma mère, avec Claire et Caroline, passer devant notre cale régulièrement. Et maintenant, je vois seulement mes sœurs dans le groupe de personnes. J'ai lu sur leur visage que ma mère n'était pas simplement malade. Elle était probablement décédée. Je comprends mieux la tristesse de tous les gens autour de moi. Je suis désespéré, fatigué et je hais les personnes qui sont venus nous chercher, ce sont des monstres...

Je fais part de mes sentiments ici, dans mon journal, pour ne pas extérioriser ma haine devant Adam. Il a déjà assez souffert.

Vendredi 1^{er} Septembre 1781,

Les choses vont de plus en plus mal dans ce maudit bateau. De plus en plus de gens meurent et tombent malade... Dont Adam... Depuis la mort de ma mère, je trouve que son état est de pire en pire. Il tremble, ne mange plus et il a de la fièvre. Je m'occupe de lui sans relâche,

mais ça ne sert à rien. Les marins racontent que nous serons en Amérique dans moins d'une semaine, j'espère qu'il aura des soins une fois arrivés là-bas. Pour ce qui en est de Caroline et Claire, je ne les revois plus, j'espère juste qu'elles sont encore en vie.

Dimanche 3 Septembre 1781,

Je désespère. L'état d'Adam se dégrade de jour en jour, j'ai hâte d'arriver.

Mercredi 6 Septembre 1781,

Ce matin, les Français nous ont réveillés pour nous annoncer que le bateau allait arriver aux Antilles. Enfin ! La traversée était terminée ! En montant sur le pont supérieur, j'aperçus la terre au loin.

L'équipage nous attacha un par un pour nous faire descendre du navire.

Je posai un pied sur le sol, puis l'autre, c'était le début d'une nouvelle vie. J'étais effrayé, je ne savais pas tellement où j'allais atterrir. J'avais entendu parler de ces enlèvements de personnes pour en faire des esclaves, mais je n'aurais jamais imaginé...

J'essayai d'apercevoir mes sœurs, mon frère mourant, mais je ne vis personne, et on me tira. J'avais peur, très peur, comme tous les gens autour de moi. Et nous partîmes du port, tous attachés en file indiennes, pour le début d'une nouvelle vie, mais une vie d'esclave.

A bord

Sabot Mélissa, Reynaud Flavian

Je vais vous raconter mon histoire, je m'appelle Moussa, je me suis fait capturer il y a une vingtaine d'années par des négriers. J'étais le chef d'un petit village Gabonais. Tout était allé si vite, un jour des hommes sont arrivés dans mon village, c'étaient des marchands d'esclaves. Ils étaient venus capturer des hommes, des femmes et des enfants pour les emmener et les revendre. Je n'avais rien pu faire pour éviter cela ; j'avais juste entendu des cris de peur et vu les habitants courir. Des hommes armés m'avaient capturé ainsi que cinq femmes et leurs enfants et vingt quatre hommes environ. Des hommes avaient essayé de résister et cela avait causé leur mort.

Ils nous avaient entravé les pieds et les mains avec des fers. Je ne savais pas ce que cela signifiait à ce moment là. Après avoir été attaché nous avons commencé à marcher, les hommes qui nous avaient capturé nous encadraient en nous faisant marcher en file indienne. Avant de nous arrêter pour nous reposer, nous avons du marcher plus de dix heures sans boire et sans manger. Pendant cette petite pause, plein de questions me venaient en tête, qu'allait devenir ma fille ? Mon village ? Et qu'allaient-ils faire de moi ? Toutes ces questions me revenaient sans cesse en tête. Puis on avait repris la marche, les enfants pleuraient car ils étaient effrayés. Seul un repas tous les trois jours nous était donné ; une sorte de soupe jaunâtre était distribuée avec un petit morceau de pain et de l'eau. Les jours passaient et au sixième jour un homme était mort devant mes yeux sous les coups répétés du fouet des négriers car il ne pouvait plus marcher et s'était arrêté. La chaleur, la faim, la soif rendaient les conditions de survie épouvantables. En tout, sept hommes et deux femmes avec leurs enfants étaient morts de soif, de faim ou de fatigue. La marche avait duré environ une vingtaine de jours sous une atroce chaleur.

Nous approchions du bord de l'océan car j'entendais le bruit des vagues, que venions nous faire ici ? En apercevant les bateaux ancrés et les barques qui étaient sur la plage j'avais compris. Ils allaient nous emmener loin de notre pays que nous ne reverrions sans doute plus jamais. Ils nous avaient placés par petits groupes dans les barques pour nous conduire sur les bateaux. Avant de monter sur le bateau on nous avait forcés à nous faire baptiser , puis ils nous avaient donné des noms chrétiens. Une fois à bord ils nous avaient regroupés dans une partie du bateau appelée entrepont, entravés les uns aux autres par des chaînes accrochées elles mêmes à de gros anneaux en acier qui étaient fixés aux parois du bateau. Aucune chance de s'échapper. Ils nous avaient séparés en trois groupes ; les hommes, les femmes et les enfants. Puis ce fut le départ vers une destination inconnue.

Tous les matins ils nous faisaient monter par petits groupes sur le pont supérieur, ils vérifiaient nos fers et c'était l'heure de la toilette. Pour cela ils nous aspergeaient d'eau de mer. Tous les quinze jours ils nous coupaient les ongles et nous rasaient la tête. Les repas qu'ils nous servaient étaient faits à base de légumes secs, riz et bananes que les négriers avaient acheté sur les côtes africaines. On nous donnait un seul plat que nous devions partager entre nous et ce avec une seule cuillère en bois. On nous entassait pour gagner de la place. Nous étions nus pour éviter les maladies comme le scorbut où la dysenterie. Quand un de nous mourrait ils le jetaient par dessus bord en pâture aux requins. Dans le parc à esclaves où nous nous trouvions on ne pouvait pas se tenir debout, donc nous restions allongés ou couchés, tout ça dans un espace extrêmement restreint. Nous ne pouvions pas

nous révolter car aucun de nous était capables de diriger un si gros bateau. Il y avait aussi un médecin à bord qui essayait de nous maintenir plus ou moins en bonne santé . C'était surtout pour que le jour de la revente nous ayons un aspect honorable pour les futurs acheteurs. Une fois arrivés à destination, en Amérique d'après ce que j'avais entendu, ils nous avaient débarqués. On allait nous vendre, les ventes étaient faites par groupes. Les plus vigoureux étaient choisis en premier puis venaient les femmes et les enfants. Souvent les acheteurs étaient des propriétaires fortunés de plantations.

Partie II.

Histoires d'esclavage

Zaïna

Marzo Noëllie, Bouvet Emma ,Rabacca Anaïs

Zaïna, une esclave originaire d'Afrique de l'Ouest, est envoyée dans une colonie Française en Martinique. Une fois devenue la propriété de Lucien et Claudine, Zaïna est destinée à obéir à toutes les demande de ses maîtres.

Je m'appelle Zaïna et je suis devenue esclave en 1762 à l'âge de quinze ans. Aujourd'hui, âgée de 55 ans, je vais vous raconter mon histoire ...

J'ai été capturée au Nord-Ouest d'une terre appelée Kantaga ; le voyage fut long et difficile. Une fois arrivée en Martinique je fus vendue à une famille que j'allais servir pour le restant de ma vie. J'étais effrayée par ces hommes blancs que je n'avais jamais vus auparavant. Je ne savais pas trop ce qui m'attendait dans ce pays étranger. Dès mon arrivée, Lucien et sa femme Claudine m'accueillirent très froidement et je dus leurs apporter leurs collations et réaliser des tâches domestiques. Demain, une dure journée m'attendait.

Le lendemain, Lucien et Claudine vinrent s'entretenir à mes côtés afin de m'expliquer plus clairement mon rôle dans cette villa. Ils m'annoncèrent les tâches quotidiennes que j'allais devoir effectuer. Dès le lever du jour je devais préparer le déjeuner de mes maîtres. Toutes mes journées étaient longues et récurrentes. Claudine ne me facilitait pas la tâche elle me faisait nettoyer le grand escalier de la maison avec une petite brosse. Quand celle-ci estimait que le travail était mal fait, elle me frappait, me fouettait jusqu'au sang. Elle était sans pitié et remplie de haine à mon égard. Lucien, quant à lui était plus indulgent avec moi. Il attendait juste que je fasse ce qu'il estimait d'essentiel, c'est à dire les repas, la vaisselle et un peu de ménage...

Dans mon malheur quotidien j'avais tout de même la chance qu'ils n'aient pas encore d'enfant dont j'aurai dû assurer leur éducation. Je m'étais lié d'amitié avec un certain Badou qui travaillait dans les champs de cannes à sucre. Un soir, j'avais rejoint Badou : il m'avait donné rendez-vous pour me faire part de son calvaire quotidien. Alors que nous discussions, Lucien m'attrapa par l'épaule et me tira brutalement. Il m'emmena par la suite dans une pièce sombre qu'il ferma à double tour. A cette époque je ne comprenais pas encore ce qui allait m'arriver. Il commença à mettre sa main dans mes cheveux, il attrapa ma tête et me força à l'embrasser. Sa poigne était froide et violente, ce qui se passa par la suite est encore très traumatisant pour moi. C'était tellement brut qu'on aperçoit encore des marques sur mes hanches...

Les jours suivants je n'arrivais pas à sortir de ce cauchemar et pour me changer les idées j'utilisais mon peu de temps libre pour aller voir Badou. Celui-ci se confiait beaucoup à moi en me racontant son dur périple... Il me raconta qu'il devait se lever dès l'aube pour se rendre dans les champs de cannes à sucre. S'il ne travaillait pas assez vite, il était fouetté, insulté de nègre et d'incapable. Plus on parlait ensemble, plus on se demandait pourquoi ils nous traitaient ainsi. Alors, quelque fois l'idée de nous révolter nous traversait l'esprit mais ce n'était qu'une illusion de passage. On savait tous les deux que les Marrons qui étaient rattrapés étaient châtiés ; leur tendon d'Achille était sectionné afin qu'ils ne puissent plus courir. Leur sort était atroce et nous savions ce qui nous attendait si nous commettions la même erreur. Après cette discussion avec mon ami je rentrai chez mes maîtres. Durant plus d'une semaine je ressentais des nausées, le moindre effort me fatiguait. J'étais enceinte, d'un

individu qui ne me respectait pas. J'allais mettre au monde un bâtard. Devais-je le dire au géniteur ? Devais-je cacher ma grossesse ? Une multitude de questions me hantait nuits et jours. J'essayai de cacher ma grossesse mais Claudine découvrit quelques mois plus tard mon secret. Elle doublait mes tâches à accomplir, elle me frappait au ventre et m'insultait. Lucien quant à lui me narguait et profitait de ma faiblesse pour continuer ses intentions malsaines.

Badou m'avais proposé de le suivre pour quitter ce cauchemar mais dans mon état ce n'était pas envisageable. J'appris quelques jours plus tard la mort de mon seul confident, il avait été maltraité, fouetté puis pendu. Je dus continuer seule cette épreuve face à des monstres. Personne ne se souciait de mon état je fus contrainte d'accoucher dans des conditions peu favorables pour la survie du bébé. Après l'accouchement je tombai dans le coma durant plusieurs jours. Lorsque je me réveillai, je pensai immédiatement à ma petite progéniture que j'avais mis monde. Où se trouvait-il ? Etait-il en bonne santé ? Quelques instants plus tard, j'appris par une esclave voisine que mon enfant avait été noyé par mes maîtres. A ce moment un chagrin m'envahit, j'avais perdu le peu de chose qui me permettait de me battre chaque jour. Pourquoi tant de haine à mon égard ? Où la vie allait-elle me mener ... ?

Un passé douloureux

Barket Nell, Descours Romane, Mounier Estelle

Je m'appelle Aina, je viens du Bénin, j'ai douze ans, je suis esclave dans une plantation de canne à sucre en Guadeloupe.

Je vis dans une case accompagnée de mon frère qui se prénomme Mali, il va bientôt avoir seize ans.

Mon père n'a pas survécu aux conditions du trajet et ma mère est morte d'épuisement il y a trois ans, je me retrouve donc seule avec Mali.

Je suis ce que l'on appelle une esclave des jardins, destinée à cultiver de la canne à sucre. Mes journées sont rythmées par les claquements de fouet du commandeur. Avant l'aurore, ses trois coups désigne le début de mon travail. C'est donc dès cet appel que je me rends dans la plantation avec ma pioche presque nue avec comme seul vêtement, un morceau de toile, brûlant à cause du climat tropical. Puis, dans la journée, lorsque le travail n'est pas assez rapide ou efficace, je peux recevoir de cinquante à deux cent coups de fouet derrière la nuque ; si l'un d'entre nous s'avère retissant, on l'attache. Dans la journée, on m'accorde deux heures afin de préparer mon déjeuner à base de maïs et celui de mon frère. A la tombée de la nuit, lorsque je rentre dans ma case, c'est le moment pour moi de cultiver mes fruits et légumes pour pouvoir nous nourrir, car mon maître ne me laisse pas de dimanche de libre pour le faire. Mali, quant à lui ne peut s'en occuper, puisqu'une fois son travail achevé au moulin, il est tellement épuisé qu'il ne peut faire quoi que ce soit. De plus, ses bras sont brûlés par l'activation des chaudières et sont de plus en plus faibles. Il a également du mal à marcher depuis qu'on lui a coupé son jarret suite à ses multiples tentatives de marronnage. Je cultive donc mon potager seule, puis je vais me coucher auprès de mon frère, sur un matelas de manioc. Ma nuit sera courte, à peine quelques heures.

Depuis plusieurs jours, je sens mon frère est hantée par l'idée de s'échapper une nouvelle fois. Malgré mes mises en garde, rien ne peut le faire changer d'avis. Il est décidé à devenir un homme enfin libre. C'est quelque chose qu'il attend depuis dix ans maintenant. Cela fait au moins deux fois qu'il tente de s'échapper mais en vain. Certaines nuits, je le regarde dormir et j'observe les deux fleurs de lys marquées au fer blanc sur ses épaules en signe de punition. Il m'arrive parfois de verser quelques larmes en voyant son jarret déchiqueté et son oreille totalement détruite. Si il essaye une troisième fois c'est la mort qui l'attend.

Je me réveille ce jour, en pensant que ça allait être une journée banale comme toutes les autres.

Je me lève à l'aube. Je prends mes vêtements sur une petite chaise en bois toute usée. Je m'habille en vitesse et je pars rejoindre les autres esclaves pour travailler dur sous une chaleur ardente. Je travaille toute la journée à cultiver la canne à sucre en ne pensant à rien d'autre qu'à mon efficacité et ma rapidité pour éviter les coups de fouet. La nuit tombée je rentre à ma case et j'aperçois mon frère rassembler de pauvres morceaux de pain, qu'il enveloppe ensuite dans un bout de tissu ridiculement petit. Ça me ramène quelque temps en arrière lorsqu'il avait tenter de fuir la plantation. Je crains le pire mais en regardant son visage rempli de haine, de fatigue mais aussi de tristesse, je n'ai pas d'autre choix que de me

taire et d'accepter son choix. Durant tout le reste de la soirée je m'occupe de mon potager comme chaque soir. Je rentre, je m'allonge le regard vide et humide. À peine allongée, j'entends mon frère se lever. Je me retourne. Je préfère ne pas assister à cette scène affreuse qui se répète depuis la troisième fois maintenant. C'est dur, je n'ai qu'une envie c'est de l'implorer de rester, de ne pas m'abandonner là, de m'amener avec lui. Je sais que c'est trop dangereux, Mali me l'a souvent répété, mais je ne veux pas rester dans cette case toute ma vie. Au lieu de ça je l'écoute prendre sa pioche et son baluchon, il vient vers moi, je ferme les yeux, il m'embrasse sur le front, je sens une larme chaude et sincère tomber de sa joue, je reste forte.

Le réveil est très difficile mais je fais comme si de rien était. Aujourd'hui il fait encore plus chaud que les autres jours ou alors c'est la peur et le stress qui rendent cette température totalement insoutenable. Après trois heures dans la plantation je souffle enfin. Mais voilà qu'un claquement énorme retentit. Tout le monde s'arrête de travailler, il y a même une fille qui crie, cette fille : c'est moi. Je viens de recevoir un coup de fouet dans le dos. Je me retourne. M. Duval, mon maître, est debout face à moi avec un fouet à la main, il a le regard noir, il est très énervé, je sens qu'il va m'arriver de gros problèmes. Il me hurle des choses tellement violentes que j'en perds mes mots. Il me demande avec insistance et dureté où se trouve mon frère. Je lui répète sans cesse que je n'en ai aucune idée et que je le pensais parti au moulin dès l'aube. Je suis en train de tenter d'innocenter mon frère du mieux que je peux quand tout à coup M. Duval donne l'ordre à ses valets d'informer tous les propriétaires de l'île de la fuite de Mali. Dès lors où j'entends ces paroles, la peur et la tristesse me submergent. C'en est trop pour moi, j'éclate en sanglots. Je ne veux pas perdre le seul membre restant de ma famille. À cause de mes pleurs incessants qui énerve mon maître, je reçois une dizaine de coups de fouet en plus.

Durant tout le reste de la journée je n'ai pas eu de nouvelle de M. Duval, mais j'ai autour de moi trois valets qui surveillent sans cesse mes faits et gestes. Tout au long de mon travail, les heures me paraissent interminables. J'aimerais pleurer mais mes yeux sont trop asséchés par le soleil. Les trois jours qui ont suivi cette horrible journée, ont été banals : je me lève à l'aube, je travaille sous une chaleur écrasante, je rentre, je m'occupe de mon potager, je dors. Un seul détail diffère de mes journées de d'habitude : la peur. Chaque nuit, je m'endors, en espérant que mon frère s'en sorte bien, et qu'il trouve enfin la liberté tant attendue. Mais au fond de moi, assez égoïstement je l'avoue, j'espère le revoir un jour.

Le lendemain, en ouvrant les yeux je me rends compte que c'est le quatrième jour sans mon frère. Je verse une petite larme froide et douloureuse. Comme chaque jour je suis à la plantation, en train de me tuer à la tâche, quand j'entends un cri hardent et grave. Je lève les yeux et je vois deux valets qui appartiennent à une autre plantation. Je les reconnais grâce à leurs uniformes différents. Se tenant entre eux, un jeune homme se débat. Même s'il est loin de moi, je comprends que ce garçon est mon frère. Je me précipite vers lui. Je cours tellement vite que je trébuche mais je m'en fiche. Je suis partagée entre la joie de le retrouver et l'angoisse de la suite des événements. Je me jette dans ses bras en pleurant. Au bout de quelques secondes, on m'éloigne brutalement de lui, ne me laissant pas le temps de lui parler. Je regarde mon frère se diriger vers la résidence de M. Duval. Pour ma part on m'oblige à retourner travailler. Le soir même, je suis contrainte et forcée d'assister à l'exécution de mon frère. Je n'en ai aucune envie mais notre maître veut que toute la

plantation soit présente pour empêcher toute tentative de rébellion et surtout pour montrer à tous qu'il est sans pitié. À la nuit tombée, je me dirige donc vers un grand feu : il éclaire le lieu prévu où mon frère sera exécuté. Toute la plantation est là, debout autour du feu, disposée en arc de cercle. Ils ont tous l'air dépité. Une vieille femme appelée Noura, me prend dans ses bras et me promet de toujours veiller sur moi.

M. Duval arrive accompagné de ses valets. L'un d'eux tient un fusil dans sa main droite, et maintient mon frère de son autre main aidé par ses compagnons. Ils l'amènent au centre et le mettent à genoux. Notre maître en profite pour nous rappeler les règles du Code Noir et nous répète ses habituelles menaces. Après son discours, le valet détenteur du fusil, pointe celui-ci en direction de la tête de mon frère. Mali baisse la tête comme s'il renonçait à se battre. C'en est trop pour moi. Je préfère fermer les yeux, et attendre. Le bruit du tir et les clameurs horrifiées du public résonnent encore dans mon esprit alors que...

J'ai bientôt trente ans.

Je me remémore aujourd'hui cet affreux souvenir, en pensant à l'homme qu'était réellement M. Duval, qui n'est pas celui qu'on décrit aujourd'hui, jour de son enterrement. Des larmes amères coulent sur les joues de tous les esclaves, non pas que M. Duval va leur manquer mais plutôt, qu'ils se rappellent eux aussi des douloureux moments qu'il leur a fait vivre.

À l'approche de mes trente ans, mon maître est mort et je ne sais pas ce qu'il se passera pour moi par la suite. Je pense être revendue à un autre propriétaire en espérant que mon avenir soit plus vivable que mon passé. Le souvenir de mon frère me hante encore mais désormais, j'ai appris à vivre avec, et même à aimer de nouveau car je suis mère d'un adorable petit garçon prénommé Mali.

Malala, la jeune fille courageuse

Fayolle Coline, Grand Lauriana

Je m'appelle Malala. A 15 ans j'ai été capturée au Congo, mon pays natal par des chasseurs d'esclaves puis transportée sur un navire négriers. Arrivée en Guadeloupe, j'ai été mise en vente sur un marché d'esclaves et vendue à un maître. On m'avait vêtue de beaux vêtements pour être plus présentable aux yeux des acheteurs. Une fois achetée, je devins esclave de mon maître.

J'avais alors pour obligation de travailler au service d'un maître au regard méprisant, à l'allure austère.

Lors de mon arrivée, dans sa propriété, je fus attachée par une corde et je vis plusieurs hommes noirs tremblants, ensanglantés. Ils étaient attachés les uns aux autres par une chaîne au niveau des chevilles pour éviter toute rébellion. Ces hommes travaillaient dans des plantations aux abords de la bâtisse. Ils étaient surveillés par des hommes qui, à la moindre erreur ou faiblesse, les fouettaient. Ces hommes étaient abominables. Ils me faisaient peur. Ces quelques minutes avant d'entrer dans la propriété étaient atroces et difficilement supportables, leur vision me faisait froid dans le dos.

Une fois arrivée dans la maison, mon maître m'emmena dans une pièce étroite et insalubre sans lumière tout en haut de la maison. Il me laissa seule et referma la lourde porte en bois à clés, sans avoir dit un mot.

Je restai un long moment sans savoir vraiment quoi faire. J'aurais voulu m'enfuir pour éviter de vivre ces affreux instants.

J'étais troublée ; dans le coin de la pièce j'aperçus une jeune fille. Elle se prénomma Zuwana ; originaire du Niger, elle avait deux ans de plus que moi. J'appris qu'elle était ici depuis plus de dix jours et selon elle c'était l'enfer. Je compris qu'on allait devoir tout faire dans la maison comme le ménage mais aussi les petits travaux et surtout faire la cuisine. Le maître était constamment derrière elle à vérifier ses moindres faits et gestes et ne manquait pas de la réprimander si son travail était mal accompli.

Zuwana m'expliqua aussi le fonctionnement de la journée ; une cloche sonnait dès le lever du soleil et ensuite une longue journée l'attendait. Le travail était épuisant et il fallait souvent porter des choses très lourdes. Sans aucun remerciement, elle ne mangeait pas à sa faim, son corps était amaigri. La porte s'ouvrit brusquement. Le maître apparût. Il nous fit taire, et nous demanda de le suivre.

On descendit de grands escaliers en bois et pour entrer dans une immense pièce qui n'avait rien de commun avec la mansarde dans laquelle nous dormions.

Au centre, une grande table sur laquelle étaient dressés de nombreux plats remplis de nourriture.

Comme nous étions affamées, il nous était très difficile de nous retenir de voler de quoi manger, mais nous connaissions d'avance la punition qui nous attendait si nous avions volé.

Nous n'étions pas à l'aise ; la peur de ne pas respecter les ordres nous paralysait. Après avoir servi le petit déjeuner, le ménage dans la maison restait à faire. C'était la corvée la plus

difficile de la journée. Toutes les pièces devaient briller avant midi, il fallait frotter à genoux les sols, secouer les tapis, récurer les casseroles de cuivre avec fermeté. Nous n'avions aucun répit ; aucun repos ne nous était accordé. Ne rien manger et ne rien boire tout au long de cette matinée nous affaiblissaient.

Ce ménage long et épuisant nous procurait de vives douleurs au dos et nous handicapait pour le reste de la journée qui était loin d'être finie. Il nous fallait encore ramasser le linge et aller au lavoir qui se situait derrière la maison. C'était très lourd et il fallait faire plusieurs allers et retours avec nos paniers remplis à ras bord. Nous étendions le linge humide sur le lavoir et frottions pour faire disparaître les nombreuses tâches. L'exposition au soleil brûlait nos bras nus et nous faisait prendre des insulations.

En fin d'après midi et lorsque la lessive était enfin terminée, nous partions dans les champs pour ramasser le coton. Courbée, assoiffée, les larmes coulaient sur mes joues brûlantes. Le temps s'écoulait doucement. Je regardais le soleil se coucher et il me tardait de rentrer m'allonger sur ma paille. Elle me paraissait confortable après cette journée interminable. Le sommeil viendrait. Je regrettais de ne pouvoir laver mon visage, mon corps, il ne nous était pas permis de nous laver. Nous devions nous cacher pour faire un peu de toilette à l'eau froide.

De retour de la plantation, nous sommes allés dans la maison car d'autres travaux nous attendaient. Zuwena m'a alors dit qu'il fallait qu'on répare l'escalier en bois, celui qu'on descendait le matin. Il nous fallu plusieurs heures pour terminer notre travail, récupérer des planches, les clouer. Nos gestes n'étaient pas très précis. Nous faisons de notre mieux, mais c'était un travail d'hommes, et nous étions épuisées.

La journée était enfin finie. Le maître nous expulsa dans notre chambre. Nous le supplions de nous donner une part du repas car nous avions très faim et n'avions mangé depuis le matin qu'une ration de maïs.

Malgré notre insistance il refusa en nous disant que notre travail n'était pas assez satisfaisant et conséquent. Il sortit et referma la porte à clés derrière lui. Affamée, j'avais mal au ventre, je n'arrivais pas à dormir, mais même le peu de confort qu'offrait mon lit m'apaisait après toute les épreuves subies dans la journée.

J'avais beaucoup de mal à me faire à ma nouvelle vie d'esclave ; j'étais fatiguée physiquement et moralement, mais j'étais surtout angoissée de ne rien savoir sur ce qui m'attendait encore. J'étais très inquiète pour ma famille car je n'avais aucune information la concernant, je craignais qu'elle aussi soit enchaînée et soumise à ces méchants.

La nuit était affreuse, des puces ou des punaises nous piquaient, cela nous grattait et nous arrachait la peau. La nuit avait été courte, et le sommeil agité.

A l'aube, Zuwena et moi devions aller chercher de l'herbe pour le bétail. En rentrant dans l'étable je ne pensais plus qu'à une chose me cacher dans ce foin, m'évader, retrouver ma liberté.

Et depuis ce moment là je n'eus plus qu'une idée en tête, celle de préparer mon évaison.

Le temps s'écoula doucement, toutes les journées étaient semblables mais elles me paraissaient moins pénibles. Mon esprit était ailleurs. Je faisais des efforts pour que mon maître ne me reproche rien.

Un matin, alors que je me trouvais seule dans le champ, je réussis à me faufiler à travers les blés et à passer sous la clôture barbelée. Je ne pouvais faire demi-tour, c'était pour moi le moment de m'enfuir, laissant derrière moi ces longues semaines de souffrance. J'entendis au loin mon nom, mais ma volonté était si grande que personne n'aurait pu m'arrêter. Je marchais de longues heures en pensant à Zuvena restée là bas, mais elle comprendrait j'en étais sûre.

Je priais pour qu'elle aussi puisse réussir à s'évader un jour de cet enfer. Moi je courrais, courrais, avec l'espoir de revoir bientôt ma famille.

Jahwen, enfant esclave sur l'Île Maurice

Hribersek Pauline, Pioche Renaud, Tissegouine Merine

Le 19 Janvier 1735 fut la date du début de son calvaire : ce jour-là, il perdit sa liberté. C'est l'histoire de Jawhen, un enfant métisse né en 1725, esclave par sa mère. Son maître l'occupait à différentes tâches, selon ses besoins.

Il travaillait dans la culture de café et plante à épices, où il suait pendant des heures le dos brûlé par le soleil car il était torse-nu sans vêtements ni chaussures. Il avait beaucoup de difficultés à récolter le café dans les champs en raison de sa petite taille et sa faible corpulence.

Après la récolte, il changeait de poste et devait libérer le grain de tout ce qu'il l'enveloppait. Les cerises étaient immédiatement séchées au soleil. Un jour il eut le malheur de renverser un panier de cerises ; son maître l'interpela : *«comme ça on fait pas attention à la récolte !»* dit-il en brandissant son fouet. Il lui envoya alors un coup de fouet violent dans le dos, puis un autre et ainsi de suites pendant plusieurs minutes insoutenables. Il rentra le soir recouvert de blessures et un mal de dos insupportable.

Le lendemain matin en se levant pour aller récolter il remarqua que cette journée n'était pas comme les autres. Sa mère n'était plus là, elle fût envoyée chez un autre maître. Il en eut la boule au ventre, ses jambes tremblotaient et la peur l'envahit. Il craignait peur pour sa mère qu'il aimait tant ; il n'avait aucune nouvelle. Ils l'avaient enlevée sans qu'il pouvoir lui dire au-revoir.

Ce jour là il perdit espoir, il n'eut plus confiance. On lui avait enlevé tous ses repères ; sans sa mère plus rien ne serait jamais pareil. Il était à bout de force mais il devait quand même aller aux champs sinon il serait puni, à coups de fouet par son sadique de maître.

Les jours passèrent et tous se ressemblèrent. Les jours devenaient de plus en plus longs et sa mère lui manquait terriblement. Il n'avait plus aucune envie de vivre. S'il se battait, s'il travaillait dur, c'était pour sa mère dans l'espoir qu'un jour ils puissent être libres tous les deux et vivre sereinement.

La récolte du café achevée , Jawhen devait se rendre dans la forêt pour effectuer d'autres travaux ; les esclaves redoutaient cette colline car elle était très escarpée ; ils devaient s'enfoncer dans cette forêt dure et impénétrable. Pour éviter les évasions, les maîtres plaçaient des troncs d'arbres en bas de la colline et ils ne les enlevaient que si les esclaves avaient fini leurs travaux en fin de journée. Si Jawhen n'avait pas fini son travail quotidien, il devait rattraper son retard sur ses heures de sommeil. Il devait également se débrouiller par ses propres moyens pour se nourrir. Jawhen en avait assez. Il voulait revoir sa mère ; il voulait devenir un homme libre. Au fond de lui il n'avait jamais connu la liberté. Il entreprit de s'évader. Une nuit ,profitant du sommeil profond des gardes, il s'empara de son baluchon et courra de toutes ses forces jusqu'en bas de la colline. Malheureusement il réalisa qu'il y avait encore des troncs d'arbres qui bloquaient le passage. Il essaya , en vain, de faire bouger les troncs ; épuisé, il fût capturer par un garde qui avait remarqué son absence.. Il l'attrapa violemment par l'épaule et le plaqua au sol avec brutalité. Il l'enferma ensuite dans une cage où il passa la nuit. Le lendemain matin il fût réveillé en sursaut par les cris agaçants de son maître: *«Allez ! lève toi au lieu de dormir !»*

Jawhen ne savait pas où il allait. Complètement déboussolé, les menaces de son maître ne l'atteignait même plus. Il l'emmena dans une pièce dont il ignorait l'existence. Jawhen fût pris de panique quand il vit l'intérieur de la pièce. Des objets de torture l'entouraient de toute part. Des fouets, des couteaux accrochés aux murs. Le maître se mit à faire chauffer du fer. Jawhen comprit ce qu'il allait lui arriver. Il tenta de s'échapper mais ne parvint pas à se désenliser de ses grosses et lourdes chaînes attachées à ses poignets et à ses chevilles.

Son maître brandit la barre de fer brûlante et lui la posa longuement sur son dos. Jawhen n'avait pas de vêtements et hurla de douleurs. Jawhen, très affaibli, ne réagissait même plus aux coups de son maître. Il s'évanouit. Son maître s'en alla fier de lui et laissant son esclave agonisé.

Quelques heures passèrent puis Jawhen, toujours très affaibli, se réveilla avec des douleurs de plus en plus fortes. Il fixa la porte remarqua qu'elle était entre ouverte. Il pensa d'abord que son maître était dans les parages. Les minutes passèrent et le maître n'était toujours pas revenu, ; Jawhen était très méfiant et il se leva et décida de s'en aller. Il monta la colline en traînant des pieds et quand il arriva tout en haut, il fixa longuement les horizons et rétorqua les larmes aux yeux: *«Je ne mérite pas cela, j'ai une dignité et ça ils ne pourront pas me l'enlever !»*.

Il se jeta de la colline avec l'espoir de revoir sa mère là-haut.

Une journée dans la peau d'un esclave des champs

Clélia Pontvianne, Quentin Berthet

Je me réveille en sursaut comme tous les matins par cet assourdissant claquement de fouet qui résonne dans ma tête. Le soleil n'est pas encore levé. Il est sûrement très tôt et pourtant, il fait déjà très chaud et ce n'est que le commencement puisque la température ne va cesser d'augmenter. C'est le signe du début d'une atroce journée qui se répète encore et encore depuis que je suis arrivé ici, dans ce lieu qu'on peut qualifier comme l'enfer selon moi Abdoulay Mokobé.

La plantation est divisée en trois parties : au centre, la culture de la canne et de la production de sucre où je me situe les trois quarts de ma journée lorsque je travaille ; autour se trouvent les lieux de pâturage et de cultures vivrières et les habitats du maître et des autres esclaves.

Je sors rapidement de ma case rejoindre les autres ; c'est l'heure de l'appel et de la prière. C'est encore une chose nouvelle pour moi puisque nous avons dû nous convertir à une nouvelle religion, le christianisme. C'est pour moi le moment le plus important de la journée : je prie tout en espérant fortement qu'un jour, ce cauchemar s'arrête et que ma vie puisse redevenir comme avant. J'espère aussi pouvoir revoir bientôt les membres de ma famille qui eux, ont été transféré je ne sais où dans différentes plantations en Guadeloupe. La dernière fois que j'ai vu mon petit frère, ce n'était encore qu'un enfant. Aujourd'hui, il doit être âgé d'une quinzaine d'années et a dû énormément grandir. Il se nommait LéoPaul et n'avait que 12 ans lorsque que les chasseurs d'esclaves nous ont séparé et capturé. Je me souviens juste de ses cris, de ses pleurs et de la tristesse dans son regard apeuré... Il était jeune et ne savait pas ce qu'il se passait.

Un nouveau coup de fouet me sort de mes pensées. C'est le signe du départ pour les champs. Je déteste cela. Le travail y est pénible et fatigant. La chaleur augmente encore et je n'en peux déjà plus. Nous sommes généralement victime d'un intense surmenage, d'une sous-alimentation permanente; le manque de soins et le manque d'hygiène sont à l'origine de très nombreuses maladies. Par chance, malgré la fatigue et la faim, je ne suis pas encore tombé malade. Généralement, notre espérance de vie moyenne se situe entre vingt-cinq et trente ans.

Cela fait environ 3 ou 4 heures que je suis debout et je suis épuisé comme si cela faisait déjà toute une journée.

Généralement je suis accompagné de mon unique et seul ami Amel Mouhamadi. C'est lui qui m'a tout expliqué ; il m'a promis qu'un jour on s'échapperait d'ici. Je trouve qu'Amel est plutôt optimiste et je ne comprends pas pourquoi il ne s'est pas encore enfui. Il est là depuis beaucoup plus longtemps que moi. Il m'a expliqué que l'on aurait qu'une seule chance et qu'il a attendu d'avoir confiance en la personne avec laquelle il comptait le faire. Ce matin j'ai été étonné de ne pas le voir car nous sommes toujours ensemble habituellement.

Toujours intrigué, on nous annonce enfin l'heure du repas que j'attends tous les jours avec impatience.

A midi nous disposons seulement de deux heures pour préparer notre repas et manger. Cela est tellement court par rapport au temps de travail que nous effectuons pendant la journée. De plus nous ne disposons de pas grand-chose pour préparer notre repas. Le repas fini, nous devons donc nous remettre au travail et l'après-midi va être longue comme tous les jours. En

début d'après-midi la chaleur est à son maximum, c'est l'un des moments les plus durs et fatiguant de la journée.

Un nouveau coup de fouet retentit et nous signale donc que tous les esclaves doivent être à l'appel dans les champs. Je me dépêche de ranger le peu d'ustensile que je possède pour manger et pars pour les champs. Arrivé sur place, je constate qu'Amel n'est toujours pas présent. Cela m'inquiète vraiment. Je me remets au boulot sans oublier Amel et toujours en me posant des milliers de questions.

Je travaille depuis une bonne heure quand tout à coup j'entends des cris. Je me retourne brusquement et j'aperçois Amel à bout de souffle en train de courir poursuivi par une dizaine de commandeurs. Je comprends donc qu'Amel est en train de tenter de s'enfuir. Je me sens trahi. Comme si il m'avait planté un couteau dans le dos. Il m'avait promis de m'aider à m'échapper et que l'on s'enfuirait tous les deux. Un sentiment de colère s'empare de moi et je me mets aussi à courir le plus vite possible et suis Amel. Avec une poussée d'adrénaline, je réussis à le rattraper et cours côte à côte avec lui jusqu'à que ce traître me pousse et me fasse une croche pied. Je roule sur le sol et tombe. Je comprends alors qu'il m'a sacrifié pour pouvoir prendre de l'avance et s'est servi de moi. Je regarde par dessus mon épaule et constate que les commandeurs sont à nos trousses, à quelques pas de moi. Je me relève et recommence ma course. Je ne pense plus qu'à une seule chose ou plutôt une seule personne ; LéoPaul. Je fais ça pour lui , pour le retrouver. Je continue donc à courir. J'arrive enfin à rattraper Amel et à le plaquer au sol, il n'aurait jamais dû me trahir. Je ne comprends pas pourquoi il a fait ça. Je n'ai pas le temps de lui poser les questions qui me tracassent qu'il me saisit par le coup et m'étrangle. Je suis à la limite de l'étouffement et ma tête commence à tourner. Je commence à perdre connaissances. Je n'ai jamais vu Amel dans cet état là. Je n'aurais jamais pensé dire ça un jour mais, je suis heureux de voir les commandeurs arriver.

Quelques Heures Plus Tard :

Je me réveille dans un endroit inconnu. Mes membres sont mous, je ne les sens plus. Je n'ai plus de forces et un fort mal de tête est présent.

Je regarde autour de moi et constate que je suis accroché par des liens au niveau des bras et des jambes, et des commandeurs sont autour de moi. L'un d'eux, fait un signe de la main et plusieurs d'entre eux viennent me libérer. Je tombe dans leurs bras à bout de forces. Ils m'attrapent et me portent sur leurs épaules pour ensuite m'amener dehors. La chaleur est étouffante et le soleil m'éblouit. Je suis conduit sur une sorte de terrain où tous les esclaves sont réunis et forment un cercle. Le maître du champ est présent et ses traits de visage sont fermés. Les commandeurs me posent au centre : je suis au regard de tous. J'aperçois Amel déjà attaché à l'un des poteaux disposés au centre de ce terrain. Ils me posent au sol et m'attachent de même. Un commandeur arrive avec un fouet à sa main. Je crains le pire.

Le maître se lève et récite la partie du Code Noir qui évoque ce que risque un esclave lorsqu'il entreprend de fuir. Le commandeur s'avance vers Amel et lui donne un coup de fouet. Amel hurle à la mort. Le commandeur ne s'arrête pas pour autant et continue son carnage. Du sang jaillit des plaies causées par les coups de ces monstres. Sa souffrance est telle qu'Amel perd connaissances et s'effondre.

Le commandeur se dirige ensuite vers moi et m'inflige le même châtement. Il m'assène le premier coup et je souffre déjà terriblement. Il continue ensuite sans s'arrêter. J'ai même l'impression que pour lui, c'est un jeu et je suis son défouloir ; un simple objet avec lequel il

s'amuse.

Il s'arrête enfin et mes jambes ne tiennent plus debout. Il coupe mes liens ainsi que ceux d'Amel et je m'effondre au sol. Amel ne bouge plus et je me demande si il n'est pas mort. Un commandeur me traîne jusqu'à ma case laissant le corps d'Amel baignant dans son propre sang. On me dépose dans ma case me laissant avec ces blessures horribles qui me brûlent. Je ne retourne plus au champ de la journée et me repose jusqu'au petit matin où, un énième coup de fouet claqué sur le sol pour annoncer une nouvelle matinée de dur labeur...

Depuis ce jour là, je n'ai plus eu de nouvelles d'Amel et ne l'ai jamais revu...

CHAM, une esclave domestique au destin tragique

Ferro Johana, Peyrat Ninon, Liogier Nadège

J'avais 6 ans ; j'avais une famille aimante et un chez moi. C'était au début de l'esclavage. Nous nous sommes faits capturer par des marchands africains qui nous ont vendus aux Européens, des hommes blancs, sans cœur. Puis nous avons eu trois mois de voyage dans des conditions très difficiles, je dirai même horribles ; nous étions entassés dans nos déchets corporels, beaucoup mourraient durant le voyage. Nous sommes ensuite arrivés aux Antilles ou nous avons été vendus à nouveau. J'ai été séparée de mes parents. Ils furent envoyés dans une exploitation de cannes à sucre tandis que j'étais destinée à devenir une esclave domestique.

Mes maîtres me firent cuisinière et blanchisseuse. Les tâches étaient fatigantes et mes maîtres n'étaient jamais satisfaits de mon travail ; ils le jugeaient déplorable et me faisait battre très souvent à l'aide d'un martinet noir.

Mes blessures mettaient beaucoup de temps à cicatriser et très souvent je devais moi-même nettoyer le martinet recouvert de mon sang. En plus d'être battue pour le plus grand plaisir de mes maîtres, ils rendaient mon travail le plus difficile possible ; la nuit je ne pouvais pas reprendre des forces : ils me faisaient réveiller pour un rien à tout moment, sans même se préoccuper de mon état de fatigue . Quand je pouvais enfin d'allonger, c'était à même le sol ; ma paillasse étant moisie et j'avais peur de tomber de malade comme tous ces hommes que j'avais vu mourir durant la traversée.

De toute l'île, j'avais eu la malchance d'avoir été achetée par les pires maîtres que l'on puisse trouver. Mes maîtres abusaient de nous pour le plaisir, ils ne se préoccupaient pas le moins du monde de l'état dans lequel nous nous trouvions. Nous n'avions presque rien à manger : c'était invivable. Mes maîtres ont perdu beaucoup de main-d'œuvre : beaucoup furent victimes de maltraitance, d'autres ont été rachetés par d'autres propriétaires car mes maîtres les jugeait inaptes au travail ; ils en changeaient souvent et étaient toujours plus exigeants.

A 15 ans, j'ai eu la chance d'être vendue à d'autres maîtres plus humains qui contrairement à mes anciens maîtres respectaient le Code Noir sauf lorsque les esclaves sabotaient leur travail. Mes nouveaux maîtres étaient en Guadeloupe et le travail y était différents car les exploitations étaient dans de dimensions bien plus modestes ;

Mes maîtres n'ayant pas besoin d'une esclave domestique, ils me mirent au travail dans une plantation de cannes à sucre. C'était difficile mais j'étais à l'air libre. Je devais parfois aller travailler avant le lever du jour, et je travaillais moins le reste du temps mais c'était déjà beaucoup et très fatiguant, surtout pour une jeune femme affaiblie par des blessures qui resteraient à jamais.

Parfois j'entendais des esclaves qui durant leur travail parlaient d'évasion ou encore de révolte car malgré les bonnes conditions de vie, nous restions des esclaves.

Je me fis quelque amis et parmi eux il y en eut un qui voulait s'échapper de l'exploitation dans l'espoir de trouver ailleurs une vie meilleure.

Cet esclave m'avait déjà défendu et avait pris des coups à ma place. Il me protégeait autant que possible et j'avais fini par en tomber amoureuse. Il me permettait de rester joyeuse, sans lui je n'aurais peut être jamais retrouvé le goût de vivre après ce qui s'était passé chez mes anciens maîtres. J'avais de nouveau foi en l'avenir.

Malheureusement un jour il tenta de saboter le matériel de l'exploitation, de voler le maître

dans ses appartements et il se fit surprendre par une domestique. Mon maître le blessa aux fers rouges, et il reçut du plomb en fusion dans ses plaies encore sanguinolentes ; il subit encore d'autres barbaries les unes plus horribles que les autres jusqu'à ce que mort s'ensuive. Mon maître était devenu un barbare à mes yeux.

Je voulais me révolter comme beaucoup d'autres esclaves qui ne demandaient que ça. Mais je savais que cela m'était impossible.

Je préfère me donner la mort.

L'histoire touchante d'Oscar, un esclave révolté.

Ansart Maël, Berchemin Alexandre, Panazza Emilie

Aujourd'hui, en ce mardi 7 février, j'ai le désir de vous confier mon histoire.

Tout commença un jour de Septembre, nous étions les uns sur les autres dans le navire. Mon arrivée en Guyane fut affreuse : les marins nous poussaient, nous maltrahent, nous battaient. A leurs yeux nous étions des objets dont ils pouvaient abuser. Les négriers nous ont positionné en ligne pour la vente ; chaque maître passait devant nous et choisissait l'esclave qu'il désirait acheter. Un autre s'approcha vers moi, me regarda de haut en bas, et prononça ces quelques mots : « J'le veux ! ». A cet instant précis, un autre maître arriva et dit : « C'est le mien ! ». Les deux adversaires rentrèrent alors en conflit , ce qui était assez fréquent a cette époque. Au final, le maître qui était arrivé en premier, donna une plus grande somme d'argent : il remporta donc l'enchère. Il s'approcha de moi et m'attrapa brusquement par le bras. Une fois arrivée dans la propriété de mon maître, il me présenta à ses autres esclaves. La nuit fut très longue, on était tous entassés dans une petite cabane encerclée par les cultures. Le lendemain était pour moi mon premier jour, j'allais travailler dans une plantation de coton. Le travail était très intensif et il faisait très chaud. Nous n'avions pas la permission de parler entre nous sous peine de coups de fouet ; le fouet encore si le travail n'était pas suffisant.

Chaque seconde, chaque heure, chaque année dans cette plantation étaient pour moi interminable ; je répétais sans cesse les mêmes mouvements et je réfléchissais toujours à une solution pour partir d'ici mais cela était impossible. Je me faisais souvent battre sous prétexte que mon travail n'était pas digne de mes capacités ; j'essayais chaque jour de m'améliorer mais celui était très difficile. Toutefois, j'ai rencontré des personnes formidables comme Rosa et Victor ; on se retrouvait souvent pour trouver une échappatoire sans résultat concret à chaque fois.

Plus les jours passaient plus mes sentiments pour Rosa se révélaient mais une relation entre esclaves était tout simplement interdite donc je gardais tout ça au plus profond de moi. Jusqu'au jour où Rosa me déclara sa flamme, c'était sûrement le plus beau jour depuis mon arrivée, mais nous savions tous les deux que c'était irréalisable. Les jours continuaient de passer je n'en voyais plus la fin ; je me disais que j'allais finir ma vie là-bas sans jamais revoir mes proches. J'étais triste... Un jour Rosa eut la mauvaise idée de répondre au maître, il la regarda fixement dans les yeux, sortit son fouet et commença à la battre. J'ai évidemment essayer de la défendre mais je n'ai rien pu faire. Les coups étaient si forts et nombreux...qu'il finit par mettre fin à ses jours. A présent les journées étaient encore plus longues, plus tristes, plus noires qu'auparavant. Beaucoup d'esclaves arrivaient dans cette plantation, ils essayaient de faire connaissance avec moi, de me parler mais je restais traumatisé par la mort de Rosa ; je ne parlais plus, je ne mangeais plus : j'étais d'une maigreur indescriptible. La fatigue et la vieillesse commençaient à se lire sur mon visage qui s'affaissait de jour en jour. Ma vie était devenue un cauchemar, je n'avais plus du tout envie de vivre dans ce monde horrible... J'espérais encore qu'un jour j'allais enfin me libérer de ce désastre que je vivais depuis maintenant plus de 5 ans. Je désespérais à l'idée de ne plus revoir mes proches qui m'ont tout appris et qui me manquaient terriblement... Toutes les nuits, j'essayais de repenser aux merveilleux moments vécus lors de mon enfance, mais à chaque fois un bruit sourd me faisait brutalement ouvrir les yeux. Pour moi, il était impossible de dormir plus de

trois heures dans la nuit et cela se ressentait le lendemain lors de mon travail qui me faisait souffrir. Les heures de réveil étaient très précises et il fallait les respecter sous peine de torture. Le maître venait nous réveillait avec d'énormes coups de fouet. Nous n'avions même pas une seconde pour manger ; nous devons travailler dès le levé du jour, à la première heure jusqu'au coucher du soleil sans s'arrêter. Chaque jour, le travail était de plus en plus difficile et je me fatiguais plus vite. Un jour, à cause de la chaleur écrasante, j'eus plusieurs malaises dans la journée. Les autres esclaves prirent peur mais le maître ne voulait rien savoir et il les fouetta comme il l'avait fait avec Rosa.

Un jour, mon maître alla acheter un esclave et revint avec un jeune homme. Son visage ne m'était pas inconnu... Après avoir échangé quelques mots avec lui, je m'aperçus que nos passés étaient liés en tout point, c'était mon frère ! Nous avons discuté tout au long de la nuit, il me raconta le moment où il s'était fait capturer, tout ce qu'il avait subi... Un soir, nous avons décidé de fuguer pour avoir une chance de survivre. Nous décidâmes alors de préparer notre fuite. Après plusieurs jours de réflexion, notre plan commença à prendre forme. Une nuit, nous décidâmes de mettre notre plan à exécution. Mon frère eut l'idée de détourner l'attention du maître pour pouvoir s'enfuir plus facilement. Après quelques heures, nous arrivâmes enfin à la sortie du village. Au bout d'une semaine, mon frère et moi avons trouvé un logement grâce à une famille Guyanaise.

Nous faisons partis des personnes rares qui ont réussi à s'échapper, on a eu beaucoup de chance, je tiens rendre hommage à tous mes camarades esclaves.

La révolte des marrons

Gauchet Marius, Garau Bastien, Boyre Eliot

Je m'appelle Baptiste, et je suis esclave depuis toujours dans le domaine de maître Candy. Ma vie est rythmée au gré des récoltes et des travaux pénibles dans les plantations de cannes à sucre. Un jour, à la surprise de tous, le maître convia l'ensemble de sa famille ainsi que la totalité de ses esclaves sur le grand espace de terre battue situé en face de sa villa.

Le matin choisi, je me rendis donc sur cette place, et ne savais pas encore ce dont j'allais être témoin.

Alors que je me rendais au lieu prévu, je pouvais distinguer un tumulte effrayant composé par une foule impressionnante. Je ne me trompais pas. En effet, la place était saturée d'un nombre incalculable de personnes. Je me faufilai parmi ces dernières, essayant, tant bien que mal, d'accéder au centre de ce rassemblement. Je débouchai péniblement sur un espace circulaire laissé libre, au milieu duquel on avait dressé deux poteaux. Soudain le maître fit son entrée. Il se dirigea au centre de l'espace découvert et demanda l'attention de la foule. Celle-ci se tut enfin, et il prononça un discours : « Chère assemblée, chers amis, chers esclaves, je vous ai convié ici pour vous exprimer une peine qui me chagrine au plus haut point. Comme vous le savez peut-être, un certain nombre d'esclaves s'est enfui, il y a maintenant quelques semaines. Ces mêmes esclaves avaient, avant de prendre la fuite, volé une quantité importante de canne à sucre et tué un contre-maître que j'avais le plaisir d'apprécier. Je fus alors obligé de mander des chasseurs afin qu'ils puissent me ramener ces nègres marron. Je vais donc profiter de ce moment, où nous sommes tous réunis, pour vous rappeler, piètre population servile, que tout manquement est passible de sanctions. Puisse l'exécution imminente tenir lieu d'avertissement et permettre de raffermir la puissance que je représente. » Je sentis mon sang se glacer dans mes veines. Telle était la raison de ce si grand rassemblement. Mon corps fut parcouru par un frisson, et mon esprit embrouillé par un sentiment de terreur.

C'est alors que j'entendis un cliquetis métallique. Je vis arriver une petite colonne d'esclaves. Ils étaient une dizaine, au plus. Ils étaient reliés les uns aux autres par des fers aux pieds et aux mains. Certains d'entre eux traînaient une boise, tandis que les autres portaient colliers ou masques de fer. Leurs tuniques de toile épaisse, semblables à la mienne, n'étaient plus que haillons. Je pouvais distinguer facilement, sous ces dernières, de nombreuses traces de coups et je n'osais plus regarder leurs visages tuméfiés en face. Venait derrière eux un imposant personnage, tout de noir vêtu. Le bourreau les força à s'asseoir par terre et énuméra, pour chacun d'eux, les fautes qu'ils avaient commises. Il alla ensuite chercher une grande caisse, d'où il sortit un long fouet de cuir, qu'il posa à même le sol. Il libéra le premier esclave de ses chaînes, mais sa liberté fut de courte durée. Le bourreau lui attacha immédiatement les mains sur un poteau, le préparant au supplice de la brimbale. Il ramassa son fouet, le fit claquer une fois dans les airs, et l'abattit rudement sur le dos de la victime. Les lanières de cuir claquèrent, créant de profonds sillons dans la peau à nue. L'esclave hurla de douleur. Son sang coulait sur son dos, et souillait le sol. Je ne pouvais plus supporter cette vue atroce. Je détournai le regard. Le bourreau recommença vingt fois son geste, la victime hurlant de plus en plus. Quand il s'arrêta enfin, l'esclave était à moitié mort. La vue de son dos me choqua. Les marques sanglantes, laissées par le fouet, étaient semblables à de grandes bouches qui me souriaient. Mais le bourreau ne s'arrêta pas là. Il prit dans sa caisse

sordide, un grand bocal rempli de piments moulus, qu'il répandit dans les plaies béantes du pauvre esclave. Ce dernier s'agita aux contact des piments, hurla, et s'écroula dans une dernière convulsion. Il était mort.

Le bourreau se tourna vers les esclaves enchaînés, un sourire de satisfaction déchirant son visage. Il détacha les deux esclaves suivants, qui avaient été accusés d'avoir volé et mangé de la canne à sucre. Il les traîna péniblement vers les deux poteaux, car les esclaves, qui avaient idée de leur sort, se débattaient dans une dernière tentative de fuite. Le bourreau était cependant plus fort qu'eux. Les esclaves furent précipitamment entravés autour des poteaux. Ils ne pouvaient plus bouger, seul leur bras droit était encore mobile. Le bourreau tira de sa caisse un billot de bois et une machette rouillée, qu'il entreprit d'affûter devant toute la foule. J'étais tétanisé à la vue de cet objet tranchant et osais à peine respirer. Je n'avais jamais pensé que le maître pourrait être un jour la cause de souffrances aussi extrêmes. Le bourreau eut vite fini son affûtage. Il plaça le billot sous le bras mobile d'un des deux esclaves. Avec une main, il plaqua le membre de l'esclave sur le billot, et avec l'autre il saisit sa machette. Il leva cette dernière très haut, regarda l'esclave dans les yeux, et finit par l'abattre dans un geste rapide et maîtrisé sur le bras palpitant de la victime. Cette dernière hurla de toute son âme quand la lame s'abattit, et fut prise de spasmes atroces. Le sang gicla abondamment du moignon. Comme pour la victime précédente, le bourreau poussa le vice encore plus loin. Il sortit de sa caisse un marteau, et vint s'installer à côté de l'esclave récemment amputé. Il écarta les lèvres de ce dernier, cala le marteau contre ses dents, et lui dit : « Ceci est pour avoir osé manger la canne à sucre du maître ! » Il tapa alors de toute sa force sur les dents immaculées. Ces dernières volèrent dans toutes les directions. Un flot de sang jaillit de la bouche de l'esclave, pareil à une fontaine démoniaque. Il hurla, mais son cri se perdit dans un gargouillis obscène. Le bourreau ramassa alors le bras coupé gisant à terre, et l'introduisit dans la bouche explosée du supplicé. Il le détacha enfin, détruit. L'autre esclave, qui avait été accusé des mêmes motifs, reçut le même traitement. Je ne pouvais en supporter davantage. La vue d'autant d'atrocités m'était insupportable. Je fermai les yeux et attendis que ce spectacle atroce cesse. Cependant, j'entendais encore les cris de mes frères et respirais toujours l'odeur nauséabonde, dans laquelle se mélangeait celle du sang, de la bile et des excréments.

Je rouvris les yeux, il ne restait qu'un seul esclave. Neuf de mes amis étaient déjà morts et le dixième allait bientôt mourir aussi. Le bourreau, dont les habits noirs étaient maculés de sang, approcha du dernier esclave, un couteau à la main. Il le positionna sur le mollet de ce dernier et d'un coup sec, lui sectionna le jarret. L'esclave cria et supplia que tout cela s'arrête ; le bourreau n'épargna pas pour autant son autre jambe. Il le traîna jusqu'au centre de la piste, parce que les jambes de l'esclave n'étaient plus fonctionnelles. Le bourreau maintint sa victime à genoux, n'hésitant pas pour cela, à l'attacher à un poteau. Puis il chercha un long moment dans sa caisse et en sortit un bocal de poudre noire, une longue mèche d'allumage et deux petits silex. Il porta tout son attirail près de l'esclave et commença son odieuse besogne. Il bourra tout d'abord le conduit anal de sa victime avec de la poudre à canon, et y introduisit le bout de la mèche. L'esclave pleurait, et suppliait toujours, au comble de l'humiliation et de la peur. Le bourreau s'éloigna alors de sa victime et se plaça à l'autre extrémité de la mèche. A l'aide des deux silex, qu'il frotta l'un contre l'autre, il produisit une étincelle et alluma rapidement la mèche. Celle-ci s'enflamma et la flamme remonta lentement le long de cette dernière, s'approchant de plus en plus de la poudre à canon. L'inévitable se produisit, la poudre explosa dans un bruit sinistre. L'esclave n'eut même pas le temps de hurler une dernière fois. Il fut éparpillé dans tous les sens, son sang et ses organes

éclaboussant l'assemblée sous le choc. Une odeur de chair grillée emplit l'atmosphère. Au bout de mes limites, je m'évanouis.

Je me réveillai trois heures plus tard encore sous le choc, et ces images horribles imprimées au fer rouge dans ma mémoire.

Voici le quotidien dans lequel je vivais. J'avais le sentiment d'être un pion parmi d'autres, ma vie ne préoccupant personne.

Partie III.
Histoires des abolitions

Une violente abolition vécue par un esclave

Alévêque Alexandre, Constantinou Logan, Lyonnet Louis

Je m'appelle Moustapha et je me souviens de mon enfance d'esclave à Saint-Domingue. J'ai été séparé de ma famille à l'âge de huit ans ; depuis je n'ai plus aucune nouvelle d'eux. Il me manque. Nous sommes une vingtaine d'esclaves noirs tous originaires du même village en Afrique. Mais malgré un tel statut, notre maître ne nous faisait pas énormément travailler et il nous nourrissait bien. Il s'appelait Toussaint, lui-même ancien esclave, il était gentil avec nous, il nous traitait presque comme des amis d'enfance. On sait qu'il a été affranchi très tôt mais il n'a jamais voulu nous dire la date ; on s'amusait souvent avec les autres esclaves à essayer de deviner cette date. Les jours passaient jusqu'au jour où les premières révoltes sont apparues. Au départ ce n'était rien de bien exceptionnel : deux ou trois personnes se révoltaient contre leur maître mais cela n'avait rien de bien surprenant ; cela s'était déjà produit auparavant. Puis dans la nuit du 4 février 1794, les révoltes prirent une autre tournure. Je faisais partie, avec d'autres esclaves, de ses résistants ; nous avions déjà prévu cette révolte. Nous étions tous prêt à donner notre vie pour l'abolition de l'esclavage, même notre maître se battait avec nous contre les Français. Nous étions environ une centaine au départ.

Pendant cette nuit-là, nous avons attendu que les gardes s'assoupissent pour pouvoir les prendre par surprise. Ils étaient une vingtaine. Sans prévenir nous avons lancé l'attaque pour les éliminer ; les nombreux coups de feu et les cris alertèrent d'autres gardes qui répliquèrent. Nous nous sommes retrouvés très vite en sous effectifs. Cela annonça le début d'une longue et sanglante bataille. Parmi nous, certains étaient munis d'armes à feu tandis que d'autres devaient se contenter d'armes blanches ; autant d'esclaves que de Français périssaient. Moi-même, j'ai failli en faire partie. Pris sous une avalanche de coup de feu j'essayais de fuir les combats avec mes amis car nous nous n'avions pas d'armes. Au moment de notre fuite, nous avons été pris par surprise par les blancs ; nous étions tellement surpris que nous n'arrivions plus à bouger, ils pointaient leurs armes sur nous ; pendant une seconde nous avons vu la mort arriver ; ils étaient prêt à appuyer sur la détente. C'est à ce moment-là que notre maître Toussaint fit son apparition et les tua sans hésiter. Il nous releva, il nous donna des armes pour retourner combattre pour notre liberté. D'autres esclaves nous avaient rejoints pendant la nuit. Les morts s'accumulaient mais la bataille continuait ; les balles sifflaient à côté de nos oreilles. Toussaint se distinguait par son courage et sa capacité de commandement . On voyait en lui un vrai chef. Il arrivait à nous donner l'envie de nous battre, de continuer.

Nos adversaires commençaient peu à peu à perdre espoir et plus nous avançons, plus ils reculaient. Au bout d'un certain temps notre chef, Toussaint, nous a demandé d'arrêter de tenir tête aux français et de rentrer. Une fois de retour au campement, tous réunis, Toussaint nous annonça la fin de cette longue et terrible bataille. C'est à ce moment-là, que nous avons compris que nous étions affranchis. Suite à cette annonce, nous avons refusé de dormir et avons décidés de fêter dignement cette abolition de l'esclavage. Nous étions tous heureux de pouvoir enfin vivre notre vie sans avoir constamment une personne derrière nous pour nous donner des ordres. Mais même si nous étions libres, nous étions quand même attristés par la mort de nos camarades et celle de nos proches. Nous aurions aimé passer ce moment de joie avec eux mais la vie en a décidé autrement.

La naissance de la liberté.

Johan El Mesmoudi, Antoine Ceu, Coline Liogier

9 octobre 1847

Je m'appelle Anna. Je viens de découvrir que je suis enceinte de mon maître, depuis 2 mois environ. Je suis l'esclave d'une famille bourgeoise française qui me donne le rôle de nourrice.

15 octobre 1847.

A partir de maintenant je ne dis plus « je » mais « nous », car nous sommes deux, je dois travailler pour deux, manger pour deux, mais surtout me battre pour deux. Depuis le 9 octobre, j'ai l'espoir d'une vie meilleure. L'esclavage a été abolie en Suède, c'est une fierté pour nous même si la situation n'a pas changé ici. J'espère que l'enfant que je porte ne vivra pas les obstacles que j'ai vécus ; Je n'ai aucun droit ; je me lève le matin à 5h pour effectuer mon travail quotidien ; mon maître me maltraite et m'insulte ; je sers de femme de chambre, de gouvernante, de femme à tout faire. J'ai été échangée contre des armes en Août 1831, j'ai traversée l'Atlantique en bateau accompagnée de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants comme moi, qui n'avaient rien demandé à personne et ont été déshumanisés. Nous voyagions dans des conditions déplorables : l'hygiène du bateau était vraiment affreuse et les enfants pleuraient ; nous étions entassés à l'intérieur du bateau. Lorsque nous sommes arrivés dans une colonie des Antilles Françaises, nous avons été triés par âge, sexe et selon nos conditions de santé. Mon maître m'a soit disant choisie parce que j'avais "un teint frais et en bonne santé."

Il est bientôt minuit, mon maître vient de m'autoriser à regagner ma chambre et m'a ordonné d'aller me coucher.

17 décembre 1847

Noël approche, mon maître revient tous les jours les bras chargés de cadeaux, mais bien sur, je n'y ai pas droit ; Rien n'a changé depuis la Suède, la presse n'en parle plus et mes espoirs d'une vie meilleure s'effacent jour après jour. Je ne sais pas si le bébé est en bonne santé mais d'après mes calculs il devrait venir au monde en Avril, ou en Mars peut-être. Mon maître ne le sait pas, j'ai peur de le lui dire et peur de sa réaction mais il va forcément s'en rendre compte, j'espère qu'il s'en sortira et que je n'aurais pas mis une vie en danger ...

31 décembre 1847

Dans quelques heures nous serons en 1848 ; j'espère beaucoup de cette année. Noël est passé rapidement, la famille de mon maître s'était réunie dans le grand salon et a dégusté mon excellent repas sans m'adresser une formule de politesse, ni même un regard de gratitude.

La nouvelle année est là et j'entends de ma chambre la joie de mes maîtres qui se réjouissent de passer une année de plus en ce monde. De mon côté, je souhaite à mon futur enfant de naître dans de bonnes conditions, et avec un avenir libre et paisible.

8 janvier 1848

Cette nuit, j'ai tentée de partir d'ici, Je me suis levée de mon lit à 3h du matin alors que toute la famille dormait ; j'ai regroupé mes affaires dans un sac puis je suis partie. Je n'étais pas

sortie depuis très longtemps et la fraîcheur de la nuit m'a coupée le souffle. J'ai marché jusqu'à la première route. Je ne connaissais rien de cette grande ville dans laquelle je vivais depuis maintenant presque 17 ans. Au bout de 20 minutes, calèche arrive et s'arrête enfin en face de moi, je pensais avoir eu de la chance mais la femme était une amie proche de mon maître ; elle m'a donc ramené à la propriété de ce dernier. J'avais peur et je ne m'imaginai pas retourner vivre dans cet horrible endroit, avec ses horribles personnes ! J pensais aux supplices et souffrances qu'allait m'infliger mon maître ; cela me faisait trembler !

9 janvier 1848

La nuit dernière était horrible ! Je y'ai pensé toute la journée ; mon maître m'a châtiée ; je n'ose pas raconter ce qu'il m'a infligé.

29 janvier 1848

Encore une journée banale, rien de nouveau : laver, astiquer, préparer le dîner, s'occuper des enfants. Jamais un sourire, un regard chatoyant, ou même un brin de pitié. Je vis comme un animal. Sans sentiment ni considération.

15 février 1848

Aujourd'hui, c'est une journée spéciale. Je sens des contractions mais elles ne sont pas comme d'habitude ! Elles sont plus fortes, plus rapides, plus intenses ; hier j'ai réussi à apercevoir ses pieds à travers mon ventre ! J'arrive même à sentir lorsque ce petit-être a le hoquet. C'est tellement incroyable, même si je ne voulais pas de ce enfant, j'en prendrai soin. Comme la prunelle de mes yeux.

21 mars 1848

En ce moment, accomplir les tâches ménagères habituelles est vraiment plus complexe ! Je suis très vite essouffée ; Il ne reste que quelques semaines avant la fin de ma grossesse. J'ai hâte mais je suis aussi tellement triste de donner la vie à un enfant qui ne pourra pas vivre sa vie libre ! J'espère que la France prendra vite le même chemin que la Suède ...

12 avril 1848

Je n'arrive plus à mettre un pied devant l'autre ; cet enfant prend beaucoup trop de place et j'ai l'impression que mon ventre va exploser. Malgré cela, j'ai l'obligation de continuer mes tâches quotidiennes. Mais d'ici quelques jours ce bébé sera entouré de mes bras et en sécurité je l'espère ...

18 avril 1848

Les choses se sont accélérées ces derniers jours, la presse ne parle que de nous et de ceux qui militent pour notre liberté. Nous sommes enfin considérés, ou, pour le moins, enfin compris. On dit que la France envisagerait un Décret et même si je ne me fais aucune illusion, j'ai envie d'y croire. Pour "nous".

26 avril 1848

Je suis couchée, et j'ai bien l'impression que c'est pour cette nuit ...

Je redoute ce moment plus que jamais depuis mon altercation avec mon maître hier soir. Il m'a clairement dit que l'enfant me sera enlevé dès sa naissance pour être confié à sa fille

aînée. Cette annonce m'a anéanti. Mes contractions s'intensifient et s'accélèrent, c'est insupportable, je sens qu'il pousse et je ne peux rien faire ... Au secours ...

27 avril 1848

Le jour que j'attendais et redoutais est enfin arrivé. Mon enfant est né et cela le jour même de notre libération. Le deuxième Décret a été signé et nous sommes enfin libres. J'ai une énorme pensée à ceux qui y ont laissés leurs vies, leurs amis, leurs familles. Avec ce chamboulement, mon maître devra me laisser mon l'enfant et il devra me verser de l'argent pour l'élever.

En ce jour, le 27 avril 1848, j'annonce la fin de ces pages et la fin d'un calvaire incessant. J'ajoute évidemment la naissance de mon fils "**liberté**". Fière de moi, de lui, de nous.

Le Combat d'une Vie

Abedi Hedi, Cayir Ceryane, Grange Pierre

Sur son lit de mort, mon père, Jean-Yves DeLaRive, me raconta le combat de sa vie, la cause qu'il défendit la majeure partie de son existence par amour.

Tout se déroule en 1831, mon père à l'époque encore dans la force de l'âge, plein de vie, possédait une plantation importante de cannes à sucre en Guadeloupe. Pendant cette période, il avait à son service de nombreux esclaves et cela était tout naturel pour lui. En revanche, les idées des Lumières s'étaient propagées : mon père se posait beaucoup de questions. Est ce que ces esclaves africains devaient être considérés comme des humains ou comme de simples outils ? Il avait lu, quelques jours auparavant dans La Revue de Paris, les idées de Victor Schœlcher exposant que ces noirs étaient des hommes aussi, ils devaient donc être libres et égaux en droits. Mon père, en regardant ses travailleurs dans leur labeur, commençait à douter de ses actes, si jamais ces « outils » étaient en effet des êtres humains tels que lui, alors ce traitement qu'ils subissaient était tout simplement inhumain ! Lui qui depuis tant d'années les utilisait impitoyablement et les tuait à la tâche afin d'optimiser ses récoltes et son profit ! Il avait bâti son immense fortune sur le malheur de ce qui pourrait être tout compte fait de véritables humains ! Il aurait donc fait subir des choses aussi cruelles à ses « semblables ». A cette pensée, mon père fut assailli par ses souvenirs. Il revit les coups de fouets, les punitions en tous genres, les privations d'eau et de nourriture qu'il leur faisait subir à la moindre erreur. Il avait même coupé les oreilles à un de ses esclaves qui avait tenté de s'enfuir. Il décida d'aller en ville pour se changer les idées. En se baladant près du port, mon père aperçu un homme et son esclave, enchaînée. L'inconnu rouait de coups de canne son « outil » car cette dernière n'arrivait plus à avancer, elle avait l'air faible, ses os saillaient sous sa peau noire. Elle était visiblement affamée et, au sol, elle subissait les attaques en gémissant. Mon père, toujours en pleine réflexion sur le sujet, aborda l'homme, le coupant dans son châtiment. Il lui demanda la raison pour laquelle il frappait cette malheureuse, et l'inconnu lui expliqua qu'elle avait lâché son sac. Mon père sortit de sa poche son porte monnaie et proposa au maître de racheter l'esclave immédiatement, en argumentant que cette dernière ne serait plus bonne à rien dans son état. L'homme haussa les épaules et accepta mollement, en lui ordonnant avant de prendre l'argent de ramasser le sac. Jean-Yves aida la femme à se relever, ce qu'il n'avait jamais songé à faire auparavant, il l'emmena à l'auberge la plus proche, et lui offrit un repas. L'esclave surprise, accepta de bon cœur et mangea goulûment. Pendant qu'elle mangeait, il lui posa quelques questions et apprit de cette manière son nom. Elle s'appelait Keren, avait 26 ans malgré son apparence fatiguée qui lui faisait en paraître 35. Elle venait du Congo et était esclave depuis l'âge de huit ans où elle fut enlevée, séparée de sa famille et vendue à un notable en Guadeloupe. Le repas fini, mon père l'informa qu'il l'avait achetée car il lui fallait de la main d'œuvre dans son exploitation de cannes à sucre. L'esclave ne dit pas un mot et se contenta de le suivre en silence sur le chemin du retour. Arrivés dans la propriété, il la confiât à Sophia, l'une des esclaves domestiques afin qu'elle lui donna de quoi s'habiller comme les autres et de la mener jusqu'au quartiers des ouvriers. Une fois seul, Jean-Yves réfléchit longuement. Il savait pertinemment qu'il ne l'avait pas achetée pour qu'elle travaille mais pour la sauver de ce barbare. A cette pensée, ses idées changèrent radicalement. Il avait considéré cette esclave comme une femme, et plus comme un outil. Il avait réalisé la barbarie et la cruauté de ce

maître auquel il ressemblait tant dans le passé. Le lendemain, il fit rassembler tout les esclaves afin de leur annoncer sa décision.

Il déclara solennellement qu'ils étaient tous libres à compter de ce jour. Mais comme son exploitation nécessitait de la main d'œuvre, il leur proposa de les engager en tant qu'ouvriers. Il voulait les payer, les loger, et les nourrir convenablement. Tous furent abasourdis par cette déclaration, il ne crurent d'abord pas Jean-Yves puis, le voyant signer les certificats d'affranchissement, beaucoup se mirent à pleurer de joie. La plupart des esclaves n'avaient aucune famille, et n'avaient pas d'avenir ailleurs que dans cet endroit, il restèrent donc auprès de mon père. D'autres s'en allèrent ; mon père s'excusa pour les mauvais traitements qu'il leur avait fait subir et les habilla plus convenablement avant de les laisser s'en aller. Il leur souhaita également de rester prudents afin de conserver la liberté qu'il venait de leur rendre. Les nègres affranchis remercièrent leur ancien maître, excepté ceux que mon père avait puni un jour, ces derniers restèrent muets en partant. En les voyant quitter les lieux, mon père eut encore des remords. Il se reprochait le temps qu'il avait mis pour réaliser cette chose tellement importante : ils étaient comme lui, ils étaient humains, il éprouvaient les mêmes sentiments, ils respiraient le même air, vivaient de la même manière. Mais eux, ils avaient eu la malchance de naître noirs.

C'était donc une simple question de chance. Cela le révolta. Les jours qui suivirent, il emmena quelques uns de ses employés fraîchement affranchis en ville afin d'acheter des matériaux de construction. Mon père n'était ni architecte ni ingénieur mais il dessina quelques plans et proposa à ses anciens esclaves de construire leurs propres maisons, en laissant de côté la canne à sucre pour le moment. Tout le monde se mit au travail et quelques semaines plus tard, au lieu des cabanons délabrés où logeaient les anciens esclaves par le passé, se dressaient fièrement une dizaine de maisons. Mon père perdait de l'argent, mais sa fortune était encore grande, et ses convictions valaient largement sa richesse. Il décida d'utiliser cet argent gagné à la sueur du front des "nègres" pour en sauver le plus possible. Accompagné de Keren, il dédia ses journées à la recherche d'esclaves en ville. La traite étant abolie depuis 1815, il passait ses journées à marcher en espérant croiser des esclaves suivant leur maître. Dès que ces occasions se présentaient, il abordait la personne qui semblait être le propriétaire et offrait immédiatement de racheter l'esclave, de la même manière qu'il avait sauvé Keren. Mon père connaissait le prix d'un esclave et offrait généralement deux fois cette somme afin de convaincre le maître au plus vite. Ensuite, il offrait de racheter tous les autres, mais ces derniers n'étaient jamais à vendre. Chaque soir il rentrait à la propriété, parfois suivi d'un ou d'une inconnue soutenu par Keren.

Les années passèrent, et, inlassablement, mon père allait en ville pour sauver quelques esclaves ; sa suivante n'avait plus cet aspect famélique, il la redécouvrait, une belle jeune fille aux yeux, aux cheveux et à la peau noire. Chaque jour passé avec elle les rapprochait. Il finit même par l'épouser. Elle partageait ses convictions, elle appartenait à ce peuple opprimé et asservi, elle l'aimait pour ce qu'il faisait, et elle lui avait pardonné pour ce qu'il avait fait. Mon père réalisa qu'il ne se serait jamais senti aussi fier de lui si il n'avait pas réalisé qu'ils étaient tous humains, et que asservir un humain est de la barbarie pure. A son échelle, Jean-Yves essayait de rendre le monde plus juste, de rendre les Hommes plus égaux. Ils eurent un enfant, moi. Qui suis né avec une peau métissée. Et sans l'humanisme de mon père, le monde aurait été terrible pour un enfant comme moi. Le 27 Avril 1848, un peu plus de cinq ans après ma naissance, le décret de l'abolition de l'esclavage fut signé sous l'impulsion de l'homme qui avait inspiré mon père, Victor Schœlcher. Je ne m'en souviens pas, mais mon père m'a dit que ce fut une explosion de joie dans la propriété. On fit la fête

pendant une semaine entière.

Aujourd'hui, mon père rend son dernier souffle, mais il a l'air apaisé. Il sait qu'il a fait les bons choix et je pense qu'il est heureux. Je tâcherai de transmettre moi aussi la valeur la plus importante à ses yeux, « Fraternité ».